

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou

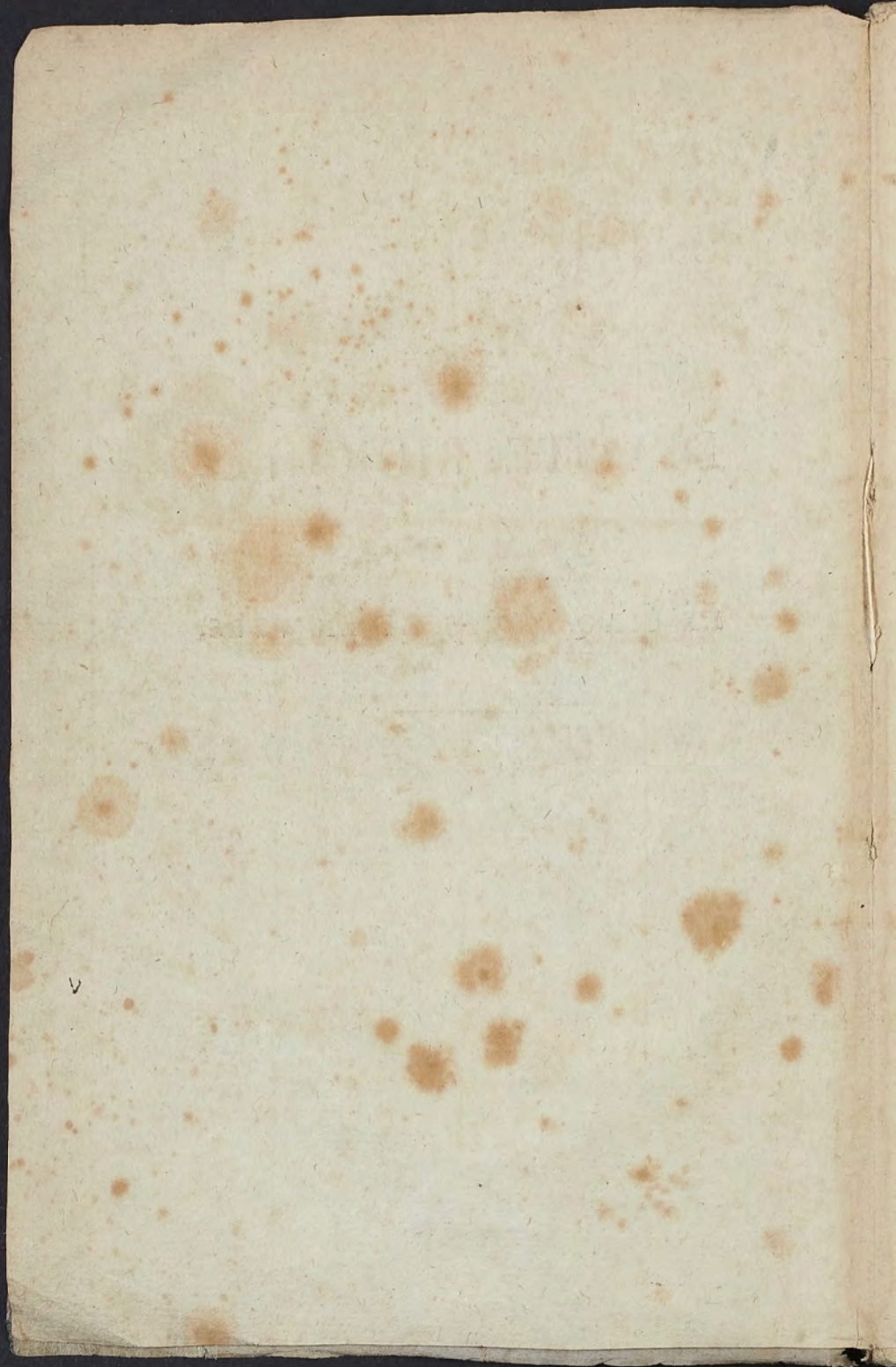


REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LA
DÉVOTE RIDICULE,
COMÉDIE,
EN CINQ ACTES ET EN VERS.



LA
DÉVOTE RIDICULE,
COMÉDIE,
EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Par le Citoyen MICHEL-PIERRE LUMINAIS.

*Ridiculum acri**Fortius et melius magnas plerumque secat res.**Horace.*



DE L'IMPRIMERIE DE GUERBART.

A PARIS,
Chez DEROI, Libraire, rue Cimetière Andréa
des-Arcs, N.º 15.

L'AN IV.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

DEVOTE RIDICULE

C O M A D I E

EN GINGAETST EN VERS

DE H. G. VAN DER WERF, IN WILLEMSTADT

VERKRIJFT BIJ DE
H. G. VAN DER WERF, IN WILLEMSTADT
DE H. G. VAN DER WERF, IN WILLEMSTADT



DE WILLEMSTADTSE BOEKVERHANDELING

WILLEMSTADT

DE WILLEMSTADTSE BOEKVERHANDELING

DE WILLEMSTADTSE BOEKVERHANDELING

DE WILLEMSTADTSE BOEKVERHANDELING

A V E R T I S S E M E N T.

LE mariage mal assorti et presque forcé d'un vieil Abbé, avec une jeune et aimable fille qu'il eut l'adresse d'obtenir de sa mère, après s'être rendu maître de son esprit, et être devenu l'idole de cette folle dévote, a donné naissance à cette Comédie. Je n'avois d'abord eu le dessein, que de faire un badinage, en un acte ou deux tout au plus : mais mon sujet venant à s'agrandir, et la matière devenant plus abondante à mesure que je travaillais, je ne fus plus embarrassé qu'à resserrer mon cadre, et à faire un choix des traits les plus saillans qui devoient former mon tableau. C'est alors que je conçus le plan d'une Comédie régulière en cinq actes, et que je l'exécutai telle à-peu-près que je la donne aujourd'hui au Public.

J'ai essayé de tracer, dans cette Pièce, une peinture naïve et fidèle du caractère des dévotes catholiques.

• Au moment où ce caractère ridicule est heu-

reusement prêt à s'échapper de la France, où il a déjà acquis des nuances différentes de celles qu'il avait, il y a sept ans; à la veille d'entrer dans un nouveau siècle qui verra peut être ce même caractère disparaître de dessus la surface entière de l'Europe, il est précieux, pour l'histoire du cœur humain, de le buriner pour la postérité. Dans quelques centaines d'années d'ici on regardera cette peinture avec la même curiosité qu'on regarde à présent les tableaux de nos anciens peux, avec leur costume et leur ton chevaleresque, ou comme on regarde la peinture des Femmes savantes et des Marquis de Molière, quoique ces caractères, tels qu'ils sont peints, n'existent plus dans la société.

Je sens bien qu'il eut fallu, pour achever ce tableau, une plume plus exercée que la mienne, et qu'il y a peut-être de la témérité, à moi, de vouloir peindre, en grand, un caractère que l'immortel Molière n'avoit fait qu'esquisser dans son Tartuffe, et qu'il n'y avoit placé que comme un reflet propre à

mieux faire briller le caractère profondément hypocrite qu'il a voulu peindre : mais aussi je sais qu'il faut aux Poètes, comme aux amans et aux guerriers, un peu de témérité, s'ils veulent mériter des succès. *Audaces fortuna juvat.*

Il est facile de concevoir qu'avec un esprit juste, et une imagination fertile, on puisse composer sans peine une Comédie d'intrigue, et qu'on puisse tellement enchaîner les scènes, en nouer le fil avec un tel art, compliquer les intérêts d'une telle manière, que le dénouement cause beaucoup de plaisir : mais lorsqu'il s'agit d'adapter à une intrigue qui ne soit ni trop compliquée, ni trop languissante, le développement d'un caractère fortement prononcé, de choisir les situations les plus propres à ce développement, de les amener à propos, de présenter ce caractère, sous toutes les formes sous lesquelles il a coutume de se montrer, de le faire ressortir par les contrastes, d'en différencier les nuances par les accessoires, de ne laisser échapper aucuns traits qui ne le

fassent connaître, d'ouvrir toutes les portes de l'ame pour la laisser voir à découvert, d'en éclairer tous les replis, d'en découvrir le labyrinthe aux spectateurs, de leur donner le fil qui serve à les y conduire, et d'opérer tous ces prodiges, en soutenant leur attention, par la curiosité et le plaisir, sans cependant négliger de bien former le nœud de l'intrigue, de faire marcher d'un pas ferme et assuré l'action vers le dénouement, et de l'opérer d'une manière simple, naturelle, agréable et inattendue, de semer sa marche de saillies plaisantes, d'y répandre une teinte de sensibilité suffisante pour interresser, mais pas assez forte pour faire détourner les yeux de dessus le caractère principal, de former de ce tout un ensemble dont l'unité harmonique se fasse sentir à l'esprit, et de l'orner d'une diction pure et aisée qui flatte l'oreille; c'est là, je crois, le chef-d'œuvre de l'art, le *nec plus ultra* de l'esprit humain; c'est le but qu'à atteint l'inimitable auteur du Tartuffe et du Misanthrope, et dont ont approché bien

près les Auteurs du Joueur, de la Métromanie
et du Méchant.

Certes, je n'ai point la téméraire prétention
d'égaliser les illustres Auteurs de ces Chef-
d'œuvres du Théâtre comique, mais au moins
j'aurai l'honorable audace de marcher sur
leurs pas, de les suivre, quoique de loin, dans
une carrière qu'ils ont parcourue avec gloire,
et de glaner encore dans un champ où le
premier d'entr'eux avait déjà moissonné. Ce
sera au Public éclairé à juger du succès de
mes efforts.

Le Lecteur s'appercevra sans peine que
cette Comédie a été composée long-tems
avant la Révolution. Je n'ai point voulu
changer plusieurs tableaux dont les modèles
n'existent plus parmi nous; car, outre qu'il
est bon de n'en pas perdre le souvenir, pour
en perpetuer la haine et le mépris, il est cer-
tain qu'ils existent encore chez nos voisins,
dans toute leur force, et avec toute leur tur-
pitude. Cette seule raison aurait suffi pour
me déterminer à les conserver.

Il est beaucoup de ces ridicules que j'ai frondés, qu'on voit encore tous les jours sous nos yeux, et ce n'est pas la faute d'une certaine classe de gens, s'ils ne font pas plus de progrès, et s'ils ne se montrent pas avec plus de hardiesse. Une foule de dévotes, soit par ton, soit par goût, raffolent encore de leurs diseurs de Messes et de leurs Confesseurs. Nous sentons trop, par une fatale expérience, jusqu'à quel point cette ridicule manie peut influer sur la tranquillité publique, et sur le bonheur des Citoyens. Plût à Dieu ! que nous n'eussions jamais eu qu'à rire des ridicules des dévots et des dévotes, et que nous n'eussions pas à pleurer sur les flots de sang dont ils ont abreuvé notre malheureuse Patrie.

Je crois donc qu'on ne saurait trop tôt employer contre eux cette arme puissante du ridicule, qui, quand on sait s'en servir, ne manque presque jamais son effet, et qui, comme l'a très-bien observé le judicieux Horace, a eu souvent un plein succès dans des occasions où les mesures les plus sérieuses

et les plus violentes avaient absolument échoué, et qui seule a détruit des obstacles contre lesquels la puissance et la force étaient venues se briser. C'est une des principales raisons qui m'engage à publier cette Comédie. Si je parvenais à guérir de cette folie un seul de mes Concitoyens, je ne croirais pas avoir vainement consumé mes veilles, et je pourrais dire avoir rendu un service à mon Pays et au Genre humain.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

A C T E U R S.

M.^{ME} PENSINET, dévote ridicule.

ISABELLE, fille de Madame Pensinet.

M. HONDREDEFER, oncle d'Isabelle et
frère de M.^{me} Pensinet.

VALÈRE, amant d'Isabelle.

M. BENÉTIN, dévot, ami de M.^{me} Pensinet.

M.^{ME} ARDÉLION, amie de M.^{me} Pensinet.

LISETTE, servante de M.^{me} Pensinet.

FRONTIN, valet de Valère.

UN NOTAIRE.

La scène est chez M.^{me} Pensinet, dans un
salon, dont un côté doit communiquer à ses
appartemens, et l'autre doit avoir une issue
sur la rue.

L A

DÉVOTE RIDICULE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L I S E T T E *entre vivement avec un air courroucé.*

J E ne puis contenir le dépit qui me presse.
Quelle ennuyeuse vie ! Eh ! quoi souffrir sans cesse ?...
C'est assez jusque ici m'avoir fait enrager ,
De ses facheux liens je veux me dégager ,
C'est en vain qu'on s'attache à maîtresse dévote ;
Que peut-on espérer d'une femme bigote ?
D'injurieux propos, des avis importuns ,
Car pour de vrais secours n'en n'attendez aucuns ,
Mais pour un rien peut-on s'émouvoir de la sorte ?
Si je tarde un moment, la voilà qui s'emporte .

10 LA DEVOTE RIDICULE,

Si j'arrive trop tôt, c'est encore un sujet
Pour gronder tout un jour, . . . oh ! ma foi ç'en est fait.
A souffrir malgré moi votre bisarrerie
Je ne veux pas passer la moitié de ma vie.
Madame Pensinet vous serve qui voudra ;
Avant la fin du jour je sais qui sortira.
De bon cœur je te laisse, ô maudite retraite !
Si j'y rentre jamais. . . .

SCÈNE II.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE *entrant avec précipitation.*

AH ! te voici Lisette ?

Depuis assez long-tems je cherche le moyen
D'avoir avec toi seule un moment d'entretien. . .
Mais dis moi ? qu'as-tu donc ? tu paraîs en colère ?

LISETTE.

J'en ai sujet.

ISABELLE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Madame votre mère

Peut-elle me laisser un moment en repos ?

ISABELLE.

Tu te fâches encor pour de simples propos.
Tu ne peux supporter la plus petite offense.
Ne te l'ai-je pas dit de prendre patience ?

COMEDIE.

11

Peut-être que dans peu je te soulagerai.

L I S E T T E.

Oui, mais en attendant toujours je souffrirai.

I S A B E L L E.

Sois donc contre ma mère à te fâcher moins prompte.

L I S E T T E.

Non, je veux sur-le-champ lui demander mon compte.

I S A B E L L E.

Tout de bon?

L I S E T T E.

Tout de bon.

I S A B E L L E.

Comment tu sortirais?

Toi que j'aimai toujours, tu m'abandonnerais?

L I S E T T E.

Hélas! que voulez-vous? votre mère en est cause.

I S A B E L L E.

Je vais tout perdre en toi.

L I S E T T E.

Vous perdrez peu de chose,

Mais je retarde. Adieu.

I S A B E L L E.

Toi qui fais mon soutien,

O! ma chère Lisette, eh! de grace revien.

Quoi tu résisterais à la voix qui t'appelle.

Va donc ingrate, va. Qu'il faut être cruelle!

12 LA DEVOTE RIDICULE,

Sans doute qu'un secret a pour toi des appas ,
Eh bien , j'en savais un que tu ne sauras pas.

L I S É T T R.

(à part).

Quel est-il ce secret? Il faut que je le sache.

(haut).

Voyez, exceptez-vous, rien ici ne m'attache :
Je vous cède et je vois qu'il me faudra rester.

I S A B E L L E.

Je vous entends. Je sais sur quoi je dois compter.
Je connais maintenant votre amour politique ,
La curiosité, voilà ce qui vous pique.

L I S E T T E.

(à part).

(haut).

Feignons pour mieux savoir. J'ignore en vérité
Pourquoi vous me taxez de curiosité.
Comment, je veux partir, mon départ vous fait peine ,
Alors vous souhaitez que pour vous je revienne ;
Vous me priez, et moi bonnement j'ai cédé ,
Après, vous vous plaignez d'un pareil procédé.

I S A B E L L E.

Tu n'as donc pas ouï que j'avais à te dire
Un secret. ...

L I S E T T E *l'interrompant.*

Un secret ! ma foi vous voulez rire.
C'est un mot que j'entends pour la première fois
Prononcer ce matin.

I S A B E L L E.

Eh bien ! soit, je te crois.

Voici donc le sujet qui vers toi m'a fait rendre ;
Mais promets bien sur-tout , avant que de l'apprendre ,
De garder pour ma mère un silence profond.

L I S E T T E.

Ne craignez rien de moi. Vous pouvez faire fond
Sur ma discrétion.

I S A B E L L E.

Connais-tu bien Valère ?

L I S E T T E.

Je le connois fort bien. Vous aurait-il su plaire ?

I S A B E L L E.

Hélas ! il a trouvé la route de mon cœur.
Nul autre que lui seul ne fera mon bonheur.
Mais je me flatte en vain , je connais trop ma mère ;
Et sa dévotion et son humeur austère ,
Pour oser espérer que nos deux cœurs épris
Goutent un jour en paix le plaisir d'être unis.
Sans doute tu croyais qu'au couvent , où sa haine
Me força de rester , je vivais dans la peine ,
Point du tout. Mon amant vint charmer ce séjour.
La grille fut pour moi le berceau de l'amour.
Valère m'adorait. Chez lui tout intéresse.
Sans peine il eut bientôt excité ma tendresse.
Je le vis , je l'aimai. Sa bouche à chaque instant
Me répétait je t'aime , et j'en disais autant.
Soit par un pur caprice , ou soit par défiance ,
Ma mère après deux ans , voulant qu'en sa présence
Je fusse désormais , m'ordonna de partir.
Sans parler à Valère il me fallut sortir.
Depuis près de deux mois que je suis arrivé ;

Son image en mon cœur s'est toujours conservée :
 Mais hélas ! je ne sais si fidèle à sa foi ,
 Son cœur également brûle encore pour moi.
 Tâche de le trouver , et lui dis qu'Isabelle
 L'aime plus que jamais, qu'elle est toujours fidèle :
 Dis lui qu'en son amour elle met son espoir ;
 Fais ensorte sur-tout qu'il vienne ici me voir.
 De ma mère on pourra tromper la vigilance.
 Je me ressouviendrai de cette complaisance.

L I S E T T E.

Fort bien, Mademoiselle. Ah ! vous donnez ainsi
 Rendez-vous aux galans ?

I S A B E L L E.

Ne vas tu pas aussi
 Plaisanter à ton tour. Tu vois que le tems presse
 A me servir, Lisette , engage ta promesse.

L I S E T T E.

Si quelqu'un nous découvre , à moi l'on s'en prendra.

I S A B E L L E.

Tu t'intimides trop. Qui nous découvrira ?

L I S E T T E.

Votre mère. Un hasard peut causer notre perte.
 Si tête-à-tête ici vous étiez découverte
 En parlant à Valère.

I S A B E L L E.

Il nous faudrait chercher
 Quelque adroit stratagème afin de nous cacher.
 Ah ! l'on trompe si bien, Lisette, lorsqu'on aime,
 Il semble que l'amour vous inspire lui-même.

L I S E T T E.

J'entends du bruit : quelqu'un arrive dans ce lieu.

I S A B E L L E.

C'est sans doute ma mère. Eh ! tu te fais un jeu
De me faire languir. Promets-moi , le tems passe.

L I S E T T E.

(Isabelle sort).

Oui , je vous servirai. Si j'étais à sa place
Je souhaiterais bien que l'on m'en fit autant ,
Et que l'on me rendit ce service important.

SCÈNE III.

M. HONDREDEFER, LISETTE.

LISETTE *continuant sans voir M. Hondredefer,*
qui entre tout doucement sans qu'elle
le voie.

AH ! qu'il me seroit doux de revoir ce volage
Qui jadis sur mon cœur eut si grand avantage !
Mais il ne m'aime plus , et je l'espère en vain.
Un autre objet l'attache. Ah ! fourbe de Frontin,
Si je te retrouvais !

M. HONDREDEFER *à part.*

Quel est cette femelle ?

LISETTE *continuant sans voir M. Hondredefer.*
Oh ! dans peu nous verrions

16 LA DEVOTE RIDICULE,

M. HONDREDEFER à part.

A qui donc en veut-elle ?

C'est Lisette, approchons.

L I S E T T E sans rien appercevoir.

Si ton cœur est de fer.....

(elle s'interrompt en appercevant M. Hondredefer ,
et lui adresse la parole).

Quoi ! c'est vous que je vois , Monsieur Hondredefer ?
Ma foi quand je vous nomme il me semble que je jure.
Est-il un nom plus rude en toute la nature ?

M. HONDREDEFER.

Voilà de nos Agnès qu'un seul mot fait trembler ;
Qui tombent en syncope en m'entendant parler,
Grimaces que cela . . . Mais parlons d'autre chose.
De ce teint frais, vermeil, dis-moi quelle est la cause ?
Car avant mon départ tu n'étais pas ainsi.
Quelque mortel heureux vous plairait-il ici ?
Par les soins de l'amour seriez-vous embellie ?
Car lorsque l'on veut plaire on devient plus jolie.

L I S E T T E en minaudant.

Ne dites pas cela , vous me feriez rougir.
Monsieur Hondredefer aime à se divertir,

M. HONDREDEFER.

Je suis de votre sèxe observateur habile.

L I S E T T E.

Vous nous connaissez ?

M. HONDREDEFER,

Oui,

L I S E T T E.

COMEDIE.

17

L I S E T T E.

Cela n'est pas facile.

M. H O N D R E D E F E R.

Mais sur-tout répond-moi.

L I S E T T E.

Je n'ai plus d'amoureux.

Quand j'en aurais encor , je me moquerais d'eux.

M. H O N D R E D E F E R.

Ce qui te fait parler n'est rien qu'un pur caprice.
Quoi ! Lisette , dis moi , si ma main bienfaitrice
T'offrait en 'ce moment un jeune et riche époux,
Tu le refuserais ?

L I S E T T E *minaudant.*

Monsieur....

M. H O N D R E D E F E R.

Qu'il serait doux

De l'accepter !

L I S E T T E.

Monsieur....

M. H O N D R E F E R.

Quel présent agréable !

L I S E T T E *à part.*

Il a raison un homme est un meuble admirable.

M. H O N D R E D E F E R.

Ne te déguise point , je connais bien ton cœur.
Je suis sûr qu'un mari ferait seul ton bonheur.
Si je t'en offrais un ?

B

L I S E T T E.

Si votre complaisance

(hésitant un peu).

S'étendait jusques-là... par pure obéissance

Alors je le prendrais.

M. H O N D R E D E F E R.

Si tu veux dès demain

Tu sauras ce que c'est qu'un mari.

L I S E T T E.

C'est en vain

Que l'on veut nous instruire. Eh! quoi donc, à notre âge?

Oh! vraiment notre sexe en sait bien davantage.

A présent la plus sage est savante à quinze ans;

L'amour, le seul amour rend nos cœurs bien savans.

A peine dans sa fleur une fille desire,

Pour un je ne sais quoi son jeune cœur soupire,

D'un plaisir éloigné la douce illusion

Lui fait de quelques traits sentir l'impression;

Ses yeux plus pénétrants que la raison éclaire,

Lui dévoilent enfin tout ce sombre mystère;

Alors on voit souvent, trop prompt à s'égarer,

Sous les coups du plaisir sa sagesse expirer.

Hélas! il en est peu qui durant leur jeunesse,

Pour un ami secret n'aient eu quelque faiblesse.

Ah! fiez-vous à moi, c'est sans déguisement,

Et sur pareils sujets je parle savamment.

M. H O N D R E D E F E R.

Ah! corbleu je te crois.

L I S E T T E.

Par exemple Isabelle

Est dans le plus bel Âge, elle est jeune, elle est belle;
Votre sœur devrait bien lui donner un époux.

M. HONDREDEFER.

Ma sœur? n'en parle pas, tu me mets en courroux.
Je lui redis cent fois. Elle me rompt la tête
A force de babil; mais quant à ma requête
Elle n'y répond point. Cependant aujourd'hui
Je veux qu'elle me dise un non, ou bien un oui.
Pourvu qu'à ses côtés elle fasse paraître
Un gros et gras Chanoine, un Moine, ou bien un Prêtre...

L I S E T T E *l'interrompant.*

Vraiment tout est changé depuis votre départ.
Madame Pensinet a chassé la plupart
De tous ces animaux, espèce singulière
Qui toujours assommait de sa morale austère,
Et qui, tout en blâmant un repas trop soigné,
Acceptait sans scrupule, un excellent diné.
Votre sœur est dévote, et l'argent l'intéresse.
Cette troupe gloutonne, en l'assiégeant sans cesse;
Causait de la dépense; elle aime à ménager :
Aussi son intérêt a tout fait déloger.
Elle n'a réservé qu'un nombre très-modique
De gens qui lui semblaient d'un humeur pacifique;
Car elle aime en autrui la plus grande douceur,
Cependant vous savez comment est son humeur;
Mais on n'ignore pas qu'il est fort ordinaire
De voir tous ces dévots prêcher d'une manière,
Et puis dans l'instant même en agir autrement.
Parmi ce peu d'élus, on distingue aisément
Le plus chéri de tous, à sa seule figure.
C'est un original d'équivoque nature,

Car on ne sait s'il est laïque, ou bien abbé.
 En voyant son maintien et son air absorbé,
 En voyant ses bas verds et sa grave prestance,
 Et son long habit noir, avec sa large panse,
 Ses courts cheveux en rond, et son chapeau pointu.
 Vous rirez, j'en suis sûre, en le voyant vêtu.

Cependant votre sœur, malgré tout cela, l'aime,
 Mais l'aime à la folie; et sa fille et vous-même
 N'êtes rien dans son cœur, auprès de ce béat;
 Et s'il fallait ici que votre sœur sauvât
 Quelqu'un des trois, soit lui, soit vous, ou bien sa fille,
 Je vous plaindrais ma foi d'être de la famille;
 Je gage que son choix sur lui seul tomberait.
 Il s'est si bien gagné Madame Pensinet,
 Qu'à tout ce qu'il lui dit maintenant elle adhère.
 Sans avoir son avis, on ne peut plus rien faire.
 Jugez-en par ce trait. Comme il est scrupuleux,
 Il s'est fâché de voir un serin amoureux.
 Un jour il l'aperçut, pétillant d'allégresse,
 De plaisir et d'amour, exprimer sa tendresse
 A l'innocent objet de sa fidèle ardeur.
 Il revient enflammé d'une sainte fureur;
 Il expose à l'instant l'action déshonnête,
 Le scandale affreux, bref, on fait couper la tête
 Sans plus long examen à ce pauvre animal.
 Exprimer sa tendresse, est-ce donc si grand mal?

M. H O N D R E D E F E R.

Eh! quel est donc le nom de cet homme bisarre?

L I S E T T E.

Son nom? c'est Benétin. Il n'est ma foi par rare,
 Nous le voyons souvent; je gage qu'aujourd'hui
 Vous le connaîtrez....

SCÈNE IV.

M. HONDREDEFER, M. BENÉTIN,
LISETTE.

LISETTE *en voyant entrer M. Benétin.*

M A I S tout en parlant de lui ,
Je l'apperçois qui vient. Voyez cette encolure.

M. HONDREDEFER *en riant.*
L'étrange original ! la plaisante figure !

M. B E N É T I N .
Madame Pensinet serait-elle céans ?

LISETTE *en imitant son ton bêtement pédant
et emphatique. Nota. Tout le rôle
de M. Benétin doit être débité
sur ce ton.*

Dans peu vous la verrez , attendez quelque tems.

(bas à M. Hondredefer).

Sur-tout n'y manquez pas , tenez votre promesse,
Et si votre sœur vient pensez à votre nièce.

M. HONDREDEFER.
Ne crains rien , vous serez contentes toutes deux.
D'elle ainsi que de toi je comblerai les vœux.

SCÈNE V.

M. HONDREDEFER, M. BENÉTIN.

M. BENÉTIN,

MADAME Pensinet est votre sœur sans doute ?

M. HONDREDEFER *brusquement.*

Oui.

M. BENÉTIN.

Qu'elle a de mérite ! avec plaisir j'écoute,
 Quand par fois elle veut me donner des leçons.
 Elle agit avec moi sans beaucoup de façons,
 Et j'en agis de même.

M. HONDREDEFER.

Oh ! c'est trop équitable.

M. BENÉTIN.

Je trouve en votre sœur un modèle admirable.
 L'éclat resplendissant de ses grandes vertus,
 M'éblouit à tel point, que je n'apperçois plus,
 De quelques qualités, les faibles étincelles,
 Qui brillent dans autrui.

M. HONDREDEFER *à para*

Les fades bagatelles

Qu'il vient me débiter !

M. BENÉTIN.

Tant de dévotion

Excitera toujours mon admiration ;
Car il faut l'avouer , dans le siècle où nous sommes ,
On voit peu la vertu régner parmi les hommes ,
Et le torrent du vice entraîne désormais.
Les gens de tous états , même des plus parfaits.
Madame votre sœur a seule le courage
De résister au cours de ce triste ravage.
Que son exemple est grand ! Qu'il serait glorieux
De suivre ainsi ses pas !

M. HONDREDEFER *à part.*

Ah ! quel homme ennuyeux !

M. BENÉTIN.

J'ai beau jeûner sans cesse et redoubler mes veilles,
Je n'en n'approche point : elle fait des merveilles
Dans les moindres détails de la dévotion :
Un seul geste est pour elle une bonne action.

M. HONDREDEFER *à part.*

J'enrage.

M. BENÉTIN.

Cependant j'espère que mon zèle
Me fera ressembler à ce divin modèle.
En suivant ce flambeau , ce miroir de vertus ,
Qui pourrait s'égarer ? mille moyens connus ,
Se présentent en foule à qui veut bien les suivre.
Chacun se peut choisir une façon de vivre
Comme il juge à propos. Savez vous...

24 LA DEVOTE RIDICULE,

M. HONDREDEFER *excédé d'ennui, et l'interrompant.*

Oh ! ma foi

C'en est trop, finissez, et pour l'amour de moi,
Sans plus vous fatiguer, faites grace du reste.

M. BENÉTIN *d'un air déconcerté.*

En ce cas, je me tais.

M. HONDREDEFER.

Je suis franc et modeste :

J'avouerai volontiers mon imperfection;
J'entends fort peu de chose à la dévotion :
Elevé sur les mers dès ma tendre jeunesse,
Nourri dans les combats et loin de la mollesse,
Je connais des canons, la mer, des matelots.

(*à part*)

Quoique, grâce à ma sœur, je hante les dévots,
Il faut pour l'éviter me parer d'ignorance.

(*haut*).

Il serait beau de voir vous parler d'abstinence
Un flibustier.

M. BENÉTIN.

Eh ! quoi ! vous êtes flibustier ?

M. HONDREDEFER.

Ah ! parbieu j'ai mené cet honnête métier.

M. BENÉTIN.

Vos confrères et vous commettiez bien des crimes ;
Car ces Messieurs n'ont pas de fort bonnes maximes.

M. HONDREDEFER.

A tuer et piller nous passions notre tems :
Cela nous amusait.

M. BENÉTIN.

Ah ! quels amusemens !

Quoi ! vous pouviez ainsi sans nulle répugnance
Etouffer les remords de votre conscience !
Mais vous deviez au moins appréhender la mort ;
Car enfin vous pouviez subir le même sort.

M. HONDREDEFER.

Il serait dans mon ame un accès à la crainte ,
Elle qui de pitié ne fut jamais atteinte !
Moi trembler ! maugrebleu , je ne tremblerais pas ,
Quand je verrais la mort attachée à mes pas :
Quand je verrais le diable. Ecoutez cette histoire
Pour vous convaincre mieux ; si j'ai bonne mémoire,
Elle m'est arrivée en mil sept cent vingt-huit.
Il s'était écoulé la moitié de la nuit ,
Quand je fis jeter l'ancre en une certaine anse .
Où , pour me mieux cacher , j'allai de préférence.
Je fais sortir mes gens , je donne le signal
Qui doit nous avertir du danger général :
Car nous étions alors sur les terres d'Espagne ,
Et dans le bon dessein de piller la campagne :
Sur un petit vaisseau dont j'avais fait les frais ,
Depuis près de trois jours nous voguions tout exprès.
Nous nous séparons donc en une double bande ,
Pour découvrir au loin , de peur qu'on ne nous tende
Quelque piège caché : car j'avais dans l'esprit
Que certains Espagnols nous guettaient cette nuit.
Le long d'un bois voisin cependant je m'avance ,

26 LA DEVOTE RIDICULE,

Bien résolu de faire une bonne défense.
 Trente coups de fusil soudain partent du bois,
 Et viennent renverser mes gens, excepté trois
 Dont j'étais par bonheur. Une maudite balle
 Manqua de m'envoyer boire l'onde infernale :
 Mon chapeau seulement fut par elle emporté :
 Mais en pareil danger j'ai très-souvent été.
 J'aperçois mes coquins qui venaient par derrière ;
 D'un seul coup de mousquet j'en jette deux par terre ,
 Les autres tout-à-coup retournent sur leurs pas :
 Sans doute à ce salut ils ne s'attendaient pas.
 Cependant , aussitôt que je les vois en fuite ,
 Mes compagnons et moi courrons à leur poursuite ,
 (*M. Hondredefer tire son épée , s'élance sur M. Benétin , et le saisit au collet.*
 Et , le sabre à la main , je m'élance sur eux ,
 Je saisis le dernier : Ah ! de par tous les Dieux !
 Lâche , tu périras... ,
 (*M. Hondredefer s'imaginant avoir affaire à son
 Espagnol , paroît vouloir tuer M. Benétin ,
 qu'il prend pour lui ; celui-ci se débattant
 prend la fuite M. Hondredefer le poursuit.*

SCÈNE VI.

M.^{ME} PENSINET , M.^{ME} ARDÉLION ,
M. HONDREDEFER , M. BENÉTIN.

MADAME PENSINET *entrant en causant
avec Madame Ardélion sans appercevoir
les Acteurs précédens.*

NON vous ne sauriez croire
Quel plaisir je ressens quand je vois l'auditoire
Attentif et nombreux... C'est qu'il prêche si bien...

M. HONDREDEFER *continuant toujours et
s'adressant à M. Benétin, en
le poursuivant l'épée à la main.*

Ah ! pendart ! ah ! maraud !

M. BENÉTIN *fuyant autour du Théâtre.*

Eh ! mais moi je n'ai rien
A démêler ici.

M. HONDREDEFER *courant après lui l'épée à la main.*

Double nom d'un tonnerre !
Tu n'as rien...

MADAME PENSINET *se tenant toujours au
fond du Théâtre avec
Madame Ardélion.*

Mais je crois appercevoir mon frère.

28 LA DEVOTE RIDICULE,
MADAME ARDÉLION.

C'est lui.

MADAME PENSINET.

Point de quartier ; coquin tu périras.

Ah ! ventre ! ah ! mort !

M. BENÉTIN *tapi dans un coin et prêt à être
atteint par M. Hondredefer.*

De grace... eh !.. ne me tuez pas.

MADAME PENSINET *reconnaissant M. Benétin*

C'est mon cher Benétin, secourons-le Madame.

(*elle se jette entre son frère et M. Benétin*).

Ah ! mon frère arrêtez ; quel démon vous enflamme ?

M. HONDREDEFER *d'un ton d'humeur* .

Vous nous troublez , ma sœur , dans le plus bel endroit.

MADAME PENSINET *d'un ton fâché et ironique.*

Vous devez bien parler , vraiment vous avez droit

De vous plaindre de moi.

MADAME ARDÉLION *d'un ton d'importance
et de mystère.*

Si nous n'eussions pris garde ;

Vous alliez l'enfiler ma foi jusqu'à la garde.

M. HONDREDEFER.

Le feu de ce récit m'emportait tellement

Que je croyais tenir mon drôle en ce moment.

Oh ! quand j'y pense encor , je me mets en colère.

M. BENÉTIN *saisi d'effroi.*

Vous avez là , Madame , un bien terrible frère :

Si vous n'étiez venue il allait me percer...

(Jettant les yeux tout-à-coup sur M. Hondredefer, il fait un mouvement de frayeur et se retourne un peu de peur de le regarder.)

Je sens en le voyant tout mon sang se glacer...

Ah ! quel homme !

MADAME PENSINET *en faisant remarquer le visage de M. Benétin à Madame Ardélion, et s'adressant ensuite à M. Benétin.*

Il est pâle. Acceptez cette chaise.

M. BENÉTIN *faisant des façons.*

Point du tout.

MADAME PENSINET.

Croyez-moi , vous serez plus à l'aise.

Il est encor saisi : reposez-vous un peu.

M. BENÉTIN *en s'asseyant, et d'un air saisi.*
Hélas !

MADAME PENSINET.

Voilà , mon frère , avec votre beau feu ,
Ce que cause à présent votre tragique histoire ;
Pourquoi la lui conter ?

M. HONDREDEFER.

Parbleu pouvais-je croire
Que Monsieur à m'entendre allât s'intimider ?

MADAME ARDÉLION *s'approchant de M. Hondredefer d'un air mystérieux et important.*

Oh ! c'est qu'il est besoin de vous persuader
Que je n'ai pas vu d'homme avoir moins de courage :
Sachez. . .

30 LA DEVOTE RIDICULE,

M. HONDREDEFER *l'interrompant brusquement*

Il ne faut pas m'en dire davantage ;
Je vois fort clairement , Madame Ardélion ,
Que votre Benétin n'est qu'un très-franc poltron.

MADAME PENSINET *appercevant M. Benétin
qui perd connaissance.*

Le cœur lui fait mal... Ciel... il tombe en défaillance...
Ah !... du secours... Mon cher , respirez cette essence.
(*elle lui fait sentir son flacon , et lui jette de l'eau
de senteur au visage.*)

MADAME ARDÉLION.

Madame un verre d'eau le tranquillisera.

MADAME PENSINET *sonnant pour appeller.*
(*elle appelle Lisette.*)

Vous dites vrai. Lisette. En vain on l'attendra :

Je n'ai vu de ma vie une fille aussi lente.

(*elle l'appelle encore.*)

Lisette, entendez-vous ? elle m'impaciente.

M. HONDREDEFER *à sa sœur.*

Donnez-lui donc le tems d'arriver jusqu'ici :

Modérez-vous de grace , eh ! ma sœur l'a voici.

SCENE VII.

L I S E T T E et les Acteurs précédens.

M A D A M E P E N S I N E T à *Lisette*.

Pourquoi tardez-vous tant lorsque je vous appelle?...
Allez donc promptement.... Mais que regarde-t-elle ?

L I S E T T E.

Ma foi j'attends qu'ici vous m'ayez révélé
Le sujet pour lequel vous m'avez appelé.

M A D A M E P E N S I N E T.

Apportez un peu d'eau : faut-il donc tout vous dire ?
Ces gens me font souffrir un bien cruel martyre.

L I S E T T E à part, en s'adressant à M. Benétin
tombé en syncope.

Tu me le paieras bien , va , mon chien de dévot.

SCENE VIII.

M.^{ME} PENSINET, M. HONDREDEFER,
M. BENÉTIN ET M.^{ME} ARDELION.

M. HONDREDEFER.

(*Madame Ardélion examine M. Benétin, et lui
tâte le pouls, en lui jettant de nouveau de
l'eau de senteur au visage.*)

EN vérité ma sœur voudrait qu'au premier mot
Cette fille comprît tout ce qu'elle a dans l'ame ;

52 LA DEVOTE RIDICULE,

Mais à tort à travers il faut bien qu'elle blame.

MADAME PENSINET *déjà ennuyée d'attendre et regardant vers le côté où Lisette est allée.*

Oh ! grand Dieu ! quel tourment !

MADAME ARDÉLION.

Je sens un peu son pouls.

M. BENÉTIM *ouvrant un peu les yeux.*

Ciel !

MADAME ARDÉLION.

Il revient.

MADAME PENSINET *s'approchant de M. Benétin pour le soulager, et s'adressant à lui :*

Courage !

M. BENÉTIM *revenant à lui et tournant la tête vers Madame Pensinet, d'une manière affectueuse et languissante.*

Ah ! je mourais sans vous.

MADAME PENSINET.

Hélas ! son cœur encore est glacé d'épouvante.
Mon ami rassûrez votre ame chancelante.

M. BENÉTIM *toujours assis.*

Je me trouve un peu mieux.

MADAME ARDÉLION *à Madame Pensinet.*

Un peu d'eau qu'il boira
Ranimera ses sens et le rétablira.

SCÈNE

SCENE IX.

L I S E T T E et les Acteurs précédens.

(*Lisette apporte en courant un verre d'eau qu'elle jette au visage de M. Benétin.*)

M. B E N É T I N *faisant un saut.*

H A I ! hai ! elle me noye.

L I S E T T E *à part.*

En voilà pour ta mine !

M A D A M E P E N S I N E T *d'un ton en courroux.*

Vous vous moquez , je crois , impudente coquine.

Qu'une fille idiote est un pesant fardeau !

L I S E T T E *feignant d'être innocente.*

Vous m'aviez ordonné d'aller chercher de l'eau. . .

M A D A M E P E N S I N E T *en l'interrompant.*

Mais non de la jeter , créature perverse ;

De tout ce qu'on te dit , tu fais la controverse.

M. H O N D R E D E F E R *en riant.*

Le tour n'est pas mauvais.

M A D A M E A R D É L I O N .

Quelle méchanceté !

M A D A M E P E N S I N E T *en s'adressant à Lisette.*

Quoi ! faire devant moi pareille indignité !

Jour dieu ! retirez-vous , sortez de ma présence.

L I S E T T E .

Volontiers.

SCENE X.

M.^{ME} PENSINET, M.^R HONDREDEFER,
M. BENÉTIN M.^{ME} ARDÉLION.

M. BENÉTIN.

Pour sa faute ayez de l'indulgence,
L'eau qu'elle m'a jettée a ranimé mes sens.

MADAME PENSINET.

Est-ce ainsi que l'on doit agir avec les gens :
Je devrais la chasser.

MADAME ARDÉLION.

Oh ! vous êtes trop bonne :

M. BENÉTIN.

Pardonnez-lui, Madame.

MADAME PENSINET.

Eh bien ! je lui pardonne :

Mais rentrons : j'ai pour vous un remède assuré ;
Car vous avez encor le cœur un peu serré.
Je réserve chez moi des gouttes anodines
Du père Séraphin, que je trouve divines.
Hélas ! quand il vivait ; le défunt autrefois
M'en donnait sans manquer quatre phioles par mois.

M. HONDREDEFER à part.

Des gens que j'ai connus, c'est la plus sotte espèce :
Suivons les cependant, il faut servir ma nièce.

FIN DU PREMIER ACTE,

A C T E I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. HONDREDEFER, ISABELLE.

M. HONDREDEFER *entrant sur la scène
en s'entretenant avec Isabelle.*

Tu parles de Valère? oh! je le connais bien;
Son père est mon ami: parbleu je m'en souvien;
Nous fîmes connaissance autrefois au Collège,
Et cette amitié-là vaut bien tout ce manège
Dont les gens du bel air se servent à présent.
Il est né fort joyeux, agréable, amusant,
Il agit sans façon, ma foi c'est un bon diable.

ISABELLE.

Ah! mon oncle son fils est bien le plus aimable.

M. HONDREDEFER.

Je te crois: mais d'où vient que ta mère aujourd'hui
Ne consentirait pas? As-tu parlé de lui?

ISABELLE.

Hélas! jusqu'à présent j'ai gardé le silence;
Je ne puis me résoudre à cette confidence:
Lisette et vous mon oncle, êtes les seuls mortels
À qui j'aye avoué ces liens mutuels.

56 LA DEVOTE RIDICULE,

Par un homme à l'instant j'ai reçu de Valère
Un paquet qu'il m'envoie à l'insu de ma mère.
Instruit où je demeure et souhaitant me voir,
Il me marque qu'exprès il arrive ce soir.
Saisissons sans tarder cette heureuse rencontre
J'ai peur que quelques - uns ne viennent à l'encontre.

M. HONDREDEFER.

Lisette à ce sujet m'a parlé ce matin :
J'allais même trouver ma sœur dans ce dessein ;
Mais un original par sa frayeur maudite,
N'a-t-il pas dérangé le but de ma visite.

ISABELLE.

De ma mère je crains l'irrévocable choix :
Vous connaissez son goût pour prescrire des loix.

M. HONDREDEFER.

Il faudra bien parbleu qu'elle soit plus traitable.
Tu sais que tout son bien n'est pas considérable :
Sans le don annuel de mes deux mille écus....

ISABELLE *l'interrompant.*

Mon oncle vos bienfaits ne m'étaient pas connus ;
Ce sont de nouveaux droits à ma reconnaissance ,
Outre ceux que vos soins et votre complaisance....

M. HONDREDEFER *l'interrompant.*

Oh ! point de complimens : je t'aime et je le doi
A cause des vertus que je rencontre en toi ,
Et quelques grands que soient les traits du ridicule
Que ta mère à mes yeux sur sa tête accumule ,
Je l'avouerai toujours, je sens qu'elle est ma sœur :
Mais, morbleu, cependant si sa fantasque humeur

COMEDIE.

37

Lui faisait refuser de t'unir à Valère ,
Je ne sais quel serait l'effet de ma colère ;
Car je t'aime et je veux ta satisfaction.

ISABELLE.

Mon oncle , que je dois à votre affection !
Mais comment m'acquitter de tant de bienveillance ?

M. HONDREDEFER.

Aisément ; aime - moi , voilà ma récompense.

ISABELLE.

D'un cœur qui vous chérit ne doutez nullement.

M. HONDREDEFER.

Ma chère , écoute-moi , rentre pour un moment ,
Ta mère pourrait bien nous voir parler ensemble.

ISABELLE.

Que je crains sa réponse ! Ah ! mon oncle je tremble...
Je vous laisse et remets mon sort entre vos mains.

M. HONDREDEFER.

Tout est sur , crois-moi donc , mes pas ne sont pas vains.

SCENE II.

M. HONDREDEFER.

OH ! ma sœur n'ira point faire la sourde oreille .
D'ailleurs cette union lui convient à merveille.

C 3

38 LA DEVOTE RIDICULE,

Valère est un gargon, parbleu, qui me plaît fort,
Et de le refuser elle aurait très grand tort.
J'aime beaucoup son père et par cette alliance
Nous renouvellerons l'ancienne connaissance,
Il a servi sur terre et j'ai servi sur mer :
Il était dans son temps un compère bien verd.....
Mais j'appérois venir ma sœur et sa séquelle,
Tâchons de lui parler, allons au devant d'elle.

SCÈNE III.

M.^{ME} PENSINET, M. HONDREDEFER,
M.^{ME} ARDÉLION, M. BENÉTIN,
LISETTE.

MADAME PENSINET.

MON chocolat est bon.

M. BENÉTIN.

Ah ! Madame parfait.

MADAME ARDÉLION.

Excellent.

LISETTE à M. Hondredefer, bas.

Suivez bien toujours votre projet.

M. HONDREDEFER bas à Lisette.

(haut en s'adressant à sa sœur).

Ne t'embarasse pas. Pourrais-je un peu, Madame...

MADAME PENSINET *en l'interrompant sans prendre garde à ce qu'il veut dire.*

Je l'aime fort sucré.

M. HONDREDEFER *à part.*

Quelle ennuyeuse femme !

(haut en s'adressant à sa sœur et lui parlant un peu brusquement).

Enfin voudriez-vous aujourd'hui me parler ?

Répondez-moi, vous dis-je, ou je vais m'en aller ?

MADAME PENSINET.

Ne vous fâchez donc pas : Eh ! doucement mon frère ; Attendez un instant, je vais vous satisfaire.

(en s'adressant à Lisette d'un air d'humeur).

Mais qu'est-ce qu'elle écoute ? Où donc avez-vous l'œil ? Entendez-vous ?

LISETTE.

Madame ?

MADAME PENSINET *à Lisette.*

Approchez ce fauteuil.

(A M. Benétin en lui offrant le fauteuil).

Placez-vous donc mon cher.

M. BENÉTIN *faisant des façons pour se placer.*

Je sais à quoi m'oblige....

MADAME PENSINET.

Je vous prie.

M. BENÉTIN.

Après vous.

40 LA DEVOTE RIDICULE,

MADAME PENSINET.

Mais...

M. BENÉTIM.

Point du tout, vous dis-je.

M. HONDREDEFER *s'impatientant et se plaçant
lui-même dans le fauteuil.*

(il se place).

Quel diable de jargon ! disputez à présent.

MADAME PENSINET.

Mon frère en vérité vous êtes complaisant.

M. HONDREDEFER.

Parbleu je connais bien toutes vos politesses
Qu'on devrait mieux nommer de franches petitesesses ;
Mais c'est encor ma sœur une digression
Que j'allais commencer à votre occasion.
Sachez donc que je viens vous parler d'Isabelle.
Sans la flatter elle est aimable , jeune , belle ,
D'un âge où vous devez lui donner un époux.

MADAME PENSINET *avec étonnement.*

Un époux à ma fille ! Ah ! Dieu , que dites-vous ?

M. HONDREDEFER.

Quoi , ce mot aujourd'hui si fort vous émerveille !
Mais , il n'a pas toujours écorché votre oreille ;
Autrefois un mari vous faisait peu trembler.

MADAME PENSINET.

J'ai fait une folie , il n'en faut plus parler.

M. HONDREDEFER.

Voilà de ces raisons qu'à votre âge on apporte :
Les femmes de tout tems agissent de la sorte.
Tant que sur un teint frais un tendre coloris
Entretient chaque jour les graces et les ris,
Tant qu'on jouit des dons d'une aimable jeunesse ;
On se moque à l'envi de l'austère sagesse ,
On se rit d'un vieillard qui prêche la vertu ,
Son froid raisonnement est bientôt combattu :
Mais sitôt que des ans l'irréparable outrage
Sur un front tout ridé fait connaître leur âge ,
Leur unique recours est la dévotion.

MADAME PENSINET.

J'aime la piété sans affectation.

MADAME ARDÉLION.

Ah ! certes elle m'a de tout tems été chère.

M. HONDREDEFER.

Toute femme qui n'eût jamais le don de plaire ,
Qui vers elle jamais n'a vu d'amans venir ,
Est ordinairement prompte à se convertir :
Mais elle a beau jouer la dévote sucrée ,
On sait bien que sa vie est pure simagrée.

MADAME PENSINET.

Eh ! quoi ! connaissez-vous pareille femme ainsi ?

M. HONDREDEFER.

Peu m'importe : après tout , je ne viens pas ici
Me disputer ; je viens vous proposer un gendre.

MADAME PENSINET.

Je ne puis l'accepter et c'est trop tard s'y prendre.

42 LA DEVOTE RIDICULE,

M. HONDREDEFER.

La raison s'il vous plaît ?

MADAME PENSINET.

C'est que j'ai fait un choix.

Comme ce mariage intéresse vous trois ,
Je ne veux plus ici vous en faire un mystère.

M. HONDREDEFER *d'un air surpris.*

Quels autres que nous deux ont droit à cette affaire ?

MADAME PENSINET *en montrant Madame Ardélion.*

Madame comme amie.

MADAME ARDÉLION.

Ah ! c'est trop vous devoir.

MADAME PENSINET *en montrant M. Benétin.*

Et Monsieur comme gendre ont droit de le savoir.

M. BENÉTIN *d'un air stupéfait.*

Moi ! l'époux d'Isabelle ! Ah ! quel comble de joie !

MADAME ARDÉLION.

Pour la faire marcher dans la meilleure voie
Madame vous avez choisi le meilleur lot.

L I S E T T E *à part.*

Il est ma foi joli. Quel horrible magot !

M. HONDREDEFER *se levant brusquement.*

Eh ! quoi ! c'est là l'époux qu'on destine à ma nièce !

Faut-il ! (*Il sort.*)

MADAME PENSINET.

Où courrez-vous ? Qu'est-ce donc qui vous presse ?

S C E N E I V.

(Pendant toute cette Scène , ainsi que pendant la précédente , les Acteurs sont assis , Lisette se tient derrière , un peu dans le coin du Théâtre , occupée à broder et observant cependant avec attention ce que chacun dit).

M.^{ME} PENSINET , M. BENÉTIN ,
M.^{ME} ARDÉLION , LISETTE.

M A D A M E P E N S I N E T .

J E ne sais quel travers il a pris aujourd'hui :
S'il se met en colère , eh ! bien , tant pis pour lui .
C'est le choix que j'ai fait qui le choque peut-être ,
S'il avait des enfans il en serait le maître .
Je voulais que ma fille eut un parfait époux ;
Je n'ai pu mieux choisir qu'en m'adressant à vous .

M. BENÉTIN *d'un air ébahi et tout transporté d'aise.*

Madame vous parlez comme parle un oracle :
Mais revenons un peu ; n'est-ce pas un miracle ?
Eh ! quoi ! pour votre gendre aujourd'hui me choisir ?
Non , non je ne saurais exprimer le plaisir
Que me cause à présent cette heureuse nouvelle :
Cependant votre fille y consentira-t-elle ?

L I S E T T E *à part.*

C'est bien là justement ce qui reste à savoir .

M A D A M E P E N S I N E T .

Sans demander pourquoi , son plus pressant devoir
Est de suivre mon ordre , et si ce mariage
Ne lui convenait pas , sans tarder davantage ,

44 LA DEVOTE RIDICULE,

Dans le fond d'un couvent je lui ferais sentir
Si je suis une femme à se faire obéir....
Mais c'est trop s'arrêter sur une telle affaire
Et nous y reviendrons : parlons d'autre matière.
Ne connaissez-vous pas le Père la Douceur?

M. B E N Ê T I N.

Oh! très bien.

M A D A M E P E N S I N E T.

Savez-vous qu'il est mon directeur ?
Cinq fois depuis hier il a prêté l'oreille
Au guichet pour moi seule et sa bouche vermeille
Cinq fois a prononcé mon absolution.
C'est un homme divin pour la confession.
Mon cher sa complaisance est pour moi sans égale :
Ne croyez pas pourtant que chez lui la morale
En soit plus relâchée; il est très-rigoureux
Envers les grands pécheurs et c'est sur-tout contre eux
Qu'il épanche sa bile et fait la reprimande :
Mais pour moi qui toujours fais ce qu'il me demande;
Il est aimable, doux, il parle tendrement,
Enfin en lui je trouve un confesseur charmant.

M A D A M E A R D É L I O N.

Vous faites là, Madame, un portrait qui m'enchanté;
Je veux avant deux jours être sa pénitente.

M. B E N Ê T I N.

Pour faire son salut on ne peut mieux choisir.

M A D A M E P E N S I N E T.

Ah! mon cher, son aspect me fait si grand plaisir!
J'aime tant contempler tous ses traits sérapiques!

Je voudrais qu'il mourût pour avoir ses reliques.

L I S E T T E *à part.*

Ne m'aimez pas toujours à ces conditions.

M. B E N É T I N.

Il me fit l'autre jour des contestations.

M A D A M E P E N S I N E T.

Qui ? lui-même ? Eh ! sur quoi ?

M. B E N É T I N.

Sur certaine matière

M A D A M E P E N S I N E T.

Mais encore.

M. B E N E T I N.

Il disait que la place première

Auprès du Tout puissant , dans l'éternel séjour ,

Serait de ses pareils et de lui-même , un jour ,

L'inestimable prix , la digne récompense.

Je répondis fort bien qu'un peu trop d'assurance

Egarait son esprit dans cet heurenx espoir ,

Et que tel qui n'osait se faire prévaloir

Pourrait lui disputer le pas dans l'autre monde.

M A D A M E A R D É L I O N.

Sur un si doux espoir c'est en vain qu'il se fonde ;

Un mortel ici bas peut-il bien assurer ,

Qu'un jour du nom de saint on doit le décorer ,

M A D A M E P E N S I N E T.

Madame, pourquoi non ? d'une vie exemplaire

Le Ciel ne doit-il pas être le vrai salaire ?

Quiconque a des vertus doit avoir en son cœur

46 LA DEVOTE RIDICULE,

Le sentiment certain de son futur bonheur :
Mais sans chercher plus loin , je me cite en exemple.

L I S E T T E *à part.*

L'exemple est d'un bon choix.

M A D A M E P E N S I N E T.

Oui, plus je me contemple
Et plus je vois qu'au ciel une place m'attend;
Car enfin on le sait, jamais on ne m'entend,
Blessant la charité, d'une langue maligne
Faire de mon prochain une peinture indigne.

L I S E T T E *à part.*

C'est cependant ici ce qu'on voit quelquefois.

M A D A M E P E N S I N E T.

J'ai suivi de tout tems et respecté les loix.
Jamais on ne me voit d'une main sacrilège,
Profaner un endroit que quelque Saint protège.
Jamais on ne me voit, comme un monstre inhumain,
Lever sur mon semblable une homicide main.
Quel homme à la vertu me vit porter envie ?
Sans desirer, je coule une innocente vie;
Des amans, des flatteurs, je dédaigne l'encens.
On connaît mon horreur pour les plaisirs des sens.
Je ne suis pas, Madame, une femme orgueilleuse,
On sait que je n'ai pas une humeur dédaigneuse.
Vous êtes tous témoins de ma grande douceur.
Je ne veux point ici parler en ma faveur,
Mais je puis assurer que je n'ai vu personne
Que moi seule en ces lieux, ayant l'ame aussi bonne ;
Car qui pourrait compter mes bonnes actions ?

MADAME ARDÉLION.

Et moi vraiment j'ai bien d'autres perfections.

M. BENÉTIN.

Moi je suis vertueux dès ma plus tendre enfance,
Et je conserve encor ma première innocence.

MADAME PENSINET.

Dans nos temples toujours je voudrais habiter.
Tous les jours au sermon on me voit assister.
Quatre fois le matin on me voit à la messe.
Chaque soir une fois au moins je me confesse.
Mes gens le savent bien, mon occupation
Est de passer les nuits en contemplation.

M. BENÉTIN *en montrant sa culotte déchirée
aux genoux.*

Je me courbe à genou souvent pendant une heure
Regardez, en voici la marque extérieure,

MADAME ARDÉLION.

Madame et moi....

MADAME PENSINET *interrompant Madame Ardélion
qui marque de l'humeur toutes les fois qu'elle est
interrompue dans l'éloge qu'elle voudrait se donner.*

Je hais ce qui flatte mon goût.

Sur ma table jamais on ne voit un ragoût.
Pour apaiser de Dieu la trop juste colère,
Je porte sur ma peau le cilice et la haire :
Je jeûne sans manquer dix-sept jours en un mois.

M. BENÉTIN.

Les jeûnes que je fais me mettent aux abois.

MADAME ARDÉLION.

Hier au soir encor...

48 LA DEVOTE RIDICULE,

MADAME PENSINET *interrompant encore*
Madame Ardélion.

Je suis très-charitable
Pour tous les malheureux que la misère accable :
Les pauvres, que l'on voit à ma porte arrêtés,
Montrent combien je fais de libéralités.
Que de gens à présent attendent que je sorte !

M. BENÉ TIN.

J'ai donné ce matin un liard à votre porte.

MADAME ARDÉ LION.

Toujours...

MADAME PENSINET *lui coupant brusquement la*
parole, sans faire attention
à ce qu'elle veut dire.

Si je voulais vous raconter le quart
Des bonnes actions que je cite au hasard,
Je ne finirais pas de toute la journée :
Mais, non, je n'aime pas, mon cher, être prônée;
J'ai trop d'humilité pour oser me vanter :
Que Dieu seul me connaisse et daigne m'écouter.
Certes je ne veux pas ressembler à Céliane,
Par une vanité qu'à bon droit on condamne.
Elle me tint hier quatre heures sans mentir
Pour louer les vertus qu'elle croit réunir.
Sa sotte vanité me mettait en colère;
Pour m'en débarrasser, je feignis une affaire.
Mais se vanter à moi qui sais de bonne part
Que pour les indigens elle n'a nul égard,
Qu'à la pitié toujours son ame fut fermée,
Que l'on connaît par-tout sa langue envenimée,

Et qu'elle s'est brouillée avec son confesseur
 Qui voulait qu'elle vit Araminte sa sœur
 Qui comme vous savez est sa grande ennemie.

MADAME ARDÉLION.

A propos d'Araminte, elle n'est plus l'amie
 Du bon père Muscambre.

MADAME PENSINET.

Oh! je le savais bien ;
 Mais vous n'ignorez pas qu'elle change pour rien :
 Son esprit inconstant n'agit que par caprice ;
 Au surplus elle est bête et même avec malice ;
 On dirait que parler est pour elle un devoir :
 Nouvelliste affichée, elle croit tout savoir :
 Ennuyeuse à l'excès, bégueule impertinente ;
 Elle n'est que l'écho de ceux qu'elle fréquente :
 Ce que dans un logis elle entend raconter ,
 Dans un autre aussitôt elle va le porter :
 Envers ses Directeurs elle est si peu constante
 Qu'elle en a bien changé dans vingt jours près de trente,

MADAME ARDÉLION.

Trente en vingt-jours, bon dieu !

MADAME PENSINET.

Tandis que dans un mois
 J'ai fait tout mon possible afin d'en changer trois.

MADAME ARDÉLION.

Ce changement, dit-on, n'est pas de fantaisie,
 Mais bien plutôt l'effet de pure jalousie.

D.

50. LA DEVOTE RIDICULE,

MADAME PENSINET.

Oui , le père Muscambre a peu philosophé ;
C'était mal à propos préférer le café
Que lui donnait Florise , à celui d'Araminte ,
Et dire hautement que Florise était sainte.
Cette Florise , au fond , n'est rien moins cependant
Qu'une femme hautaine ayant l'air impudent ,
Qui , dans ses vains propos , vous fatigue sans cesse ,
Du glorieux éclat de sa grande noblesse ,
Qui ne parle jamais que d'un ton dédaigneux ,
Esprit fade et malfait , bourru , présomptueux ,
Qui croit qu'à sa grandeur chacun doit rendre hommage ;
Et ce n'est , entre nous , qu'un fort sot personnage.
Elle soutient encor , depuis près de dix ans ,
Un injuste procès contre tous ses enfans.

M. BENÉ TIN.

Bien plus elle a donné tout ce qu'elle possède ,
A son cher Confesseur qui sans cesse l'obsède.

MADAME ARDÉLION.

Je ne m'étonne pas ; le Père assurément
A dans cette rencontre , agi fort prudemment ,
En perdant Araminte et conservant Florise
Qui pour le consoler par ce don l'indemnise.

M. BENÉ TIN.

Que ce père Muscambre est heureux à trouver
De ces gens , à grands biens , qui pour se captiver
Les graces , les faveurs et l'amour du bon père ,
L'accablent de présens , tant qu'ils peuvent en faire ,
Il vient de s'attacher certaine femme encor
Qui pour le mieux chérir , n'épargnera pas l'or.

MADAME PENSINET.

Apprenez-moi son nom ?

M. BENÉTIN.

C'est Madame Gertrude.

MADAME PENSINET.

Qui, cet esprit léger, cette coquette prude,
A la marche posée, au parler enfantin,
Qui se croit le phenix du sexe féminin,
Qui seule d'entre nous se croit belle et sensée,
Dont l'œil est douxereux et la mine pincée,
Ayant toujours sur elle un déluge d'odeurs,
Et presque à tout propos débitant des fadeurs ?
A chaque instant sa bouche en sottises abonde.
Ce n'est que depuis peu qu'elle a quitté le monde.

MADAME ARDÉLION.

Depuis très-peu de temps ; en voici la raison.
Quelqu'un fort opulent fréquentait sa maison ;
J'ignore en quelle vue il faisait ses visites,
Et quel était le but de ses vives poursuites ;
Ce qu'avec vérité je pourrais assurer,
C'est qu'il se déponillait afin de procurer
A Madame Gertrude un bien considérable.
Cette façon d'agir était fort agréable :
Aussi la bonne dame avec empressement
Cultivait l'amitié d'un homme aussi charmant
Qui la comblait toujours de ses grandes largesses ;
Car elle n'en voulait qu'à ses propres richesses :
Après l'avoir aussi tout-à-fait ruiné,
A ne plus la revoir elle l'a condamné.
Comme les médisans s'égayaient sur son compte,

52 LA DEVOTE RIDICULE,

Elle a cru qu'il fallait par une fuite prompte ,
Se soustraire aux discours de ces malins railleurs ,
Et d'un bien mal acquis aller jouir ailleurs.
De la dévotion , en femme fort habile ,
Elle a pris l'étendart en prenant cet asyle.

M A D A M E P E N S I N E T.

Et comment nommez-vous cet homme malheureux ?

M A D A M E A R D É L I O N.

Mondor.

M A D A M E P E N S I N E T.

Mondor ! Le ciel accomplit tous mes vœux ,
Mondor est ruiné ! je ne me sens pas d'aise...
Ah ! ma chère , venez , venez que je vous baise ,
Tant j'ai le cœur ravi...

M. B E N É T I N.

Mais je n'en savais rien.

M A D A M E P E N S I N E T.

Ah ! que Dieu soit loué ! je le desirais bien.
Cependant gardez-vous de croire que ma joie
Soit parce que Mondor est devenu la proie
D'une femme avec qui j'eus quelque liaison ;
Pour l'aimer à présent je n'ai nulle raison ;
Je lui porte , au contraire , une haine trop forte ,
Pour lui desirer même un bonheur de la sorte :
Ce qui flatte mon cœur , c'est de voir que Mondor
Dont le plus grand mérite était d'avoir de l'or ,
Soit enfin retombé dans sa bassesse ancienne.
Il se méconnaissait ; eh ! bien , qu'il se souvienne
Qu'autrefois de mon père il fut le vil laquais.

On ne connaissait pas son naturel mauvais.
 Des libéralités qu'il reçut de son maître
 Le rendirent ingrat et le firent connaître.
 Mon père avec raison aussitôt le chassa :
 Depuis je n'ai pas su comment il amassa ,
 Avec si peu d'argent , tant d'immenses richesses ;
 Mais on ne parvient plus qu'à force de bassesses.
 Et j'ai lieu de penser qu'il ne s'est élevé
 Avec tant de bonheur , qu'après s'être abreuvé
 Du suc des malheureux réduits à l'indigence
 Pour avoir mis en lui toute leur confiance.
 Je voudrais maintenant , pour mieux l'humilier ,
 Le voir venir lui-même ici me supplier
 D'adoucir sa misère en lui donnant l'aumône ;
 Je le jure , son cou s'allongerait d'une aulne
 Qu'il n'aurait pas de moi seulement un peu d'eau.

M. B E N Ê T I N.

Madame , vous avez un naturel trop beau ,
 Je vous connais un cœur trop sensible et trop tendre...

M A D A M E P E N S I N E T *l'interrompant.*

Je le ferais ainsi que vous venez d'entendre
 Si donner à propos est une charité ,
 En agir autrement est prodigalité.
 En donnant à Mondor , je serais charitable ?
 Pareille charité serait acte damnable.
 Quand on a comme moi la réputation
 D'avoir un cœur tout fait pour la compassion ,
 On peut impunément , sans crainte de reproche ,
 A tous ses ennemis montrer un cœur de roche :
 D'ailleurs , hier encore , on me vit faire un don
 D'une main de papier à l'abbé Céladon.

D 3

54 LA DEVOTE RIDICULE,

Il finit au moyen de ce présent modique
Un des *in-folio* de son Roman mystique.
Quoique écrivant toujours pour la gloire de Dieu,
Cependant cet Auteur meurt de faim dans ce lieu!
Ignoré, misérable, il ne vit que d'aumône,
Lui qui par son esprit mériterait un thrône.
Son imbécille Libraire, au lieu de proposer
D'acheter son ouvrage, ose le refuser.

MADAME ARDÉLION.

Son ouvrage en ce cas est donc bien pitoyable.

MADAME PENSINET.

Que dites-vous? son livre est un livre admirable.
L'injustice du siècle est si grande à présent.

M. BENÉTIM.

Quel est donc le sujet de ce livre amusant?

MADAME PENSINET.

C'est un concours si grand d'actions compliquées,
Qu'elle n'ont pas été par moi bien remarquées...
Ah! bon Dieu! moi qui fais la conversation,
Et j'allais oublier ma méditation...

(elle regarde à sa montre).

Justement, voilà l'heure... Il faut que je vous quitte.

M. BENÉTIM.

Madame, il est bien tems de finir ma visite.

MADAME ARDÉLION.

Je vais aux Hôpitaux.

MADAME PENSINET à M. Benetin.

Je vous attends ce soir,

N'y manquez pas.

M. BENÉTIN.

J'aurai l'honneur de vous revoir.

SCENE V.

L I S E T T E.

ENFIN ils sont partis. Ah! que Dieu les conduise.
Voilà donc de ces gens qu'ici l'on canonise !
Parler de Directeurs, de jeûne, d'oraison,
Etre un ange à l'Eglise, un diable à la maison,
Déchirer son prochain, dire des patenôtres,
Se louer grandement et mépriser les autres;
Des dévotes voilà le fidèle portrait.
Telle dévotion ma foi n'est pas mon fait.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN.

Pour ne pas refuser mon très-honoré maître ,
Je vais sans savoir où , j'entre sans rien connaître ,
Pour venir annoncer où Monsieur est logé.
Belle commission dont je me suis chargé !
Je dois, quoiqu'il en coûte , avertir Isabelle...
Où diable la trouver ? , dans quel endroit est-elle ?..
Entre-t-on par ici ?.. par-là ?.. je n'en sais rien...
Je voudrais leur amour concentré dans le mien ;
Oh ! je leur défierais d'avoir la moindre peine ,
Et pendant plus long-tems je reprendrais haleine.
Mon maître est décharné , c'est pitié de le voir
Depuis que sa maîtresse a quitté le parloir.
Il faut qu'aimer ainsi soit un métier bien rude :
Ah ! vive la santé sans nulle inquiétude.
Si l'amour de Lisette eût troublé mon repos ,
Je n'aurais bientôt plus que la peau sur les os.
Autrefois je l'aimai ; depuis je l'ai quittée
Sans avoir, dieu merci, l'ame plus agitée.
Eh bien ! si maintenant j'allais la retrouver ,
Tout ainsi qu'autrefois on me verrait l'aimer.
Au plaisir du moment tout entier je me livre ;
Je le prend quand il vient , c'est ainsi qu'il faut vivre.
Mais j'ai beau raisonner , enfin faut-il agir...

Je ne sais de ce pas comment je vais sortir...
On ne peut voir ici la moindre ame qui sorte...
Ma foi, vaille que vaille, entrons par cette porte...

(Il revient sur ses pas).

Ouais, j'entre en étourdi. Si je jouais un jeu
A me faire étriller. . . . Réfléchissons un peu.
Si la mère me voit jaser avec sa fille,
Je sais pour qui passer, il est sûr qu'on m'étrille ;
Cependant aujourd'hui je ne puis reculer.
Où me cacher?.. Où fuir?.. En quel endroit aller?..
Si je sors par ici, mon maître est à la porte :
Que lui dirai-je , après avoir fui de la sorte ?
Si je vas plus avant , je n'y sens rien de bon. . .
Oh ! par la mort , faut-il que je sois si poltron !
Avec entier succès si je fais mon message ,
J'entrevois cependant un très-grand avantage :
Valère est généreux qui me paiera fort bien ;
Mais pour plus d'assurance, avant d'agir en rien,
Calculons un moment le profit ou la perte
Qui peut me revenir si d'ici je déserte.
Si je sors, point d'argent, sans parler du futur ;
Si j'avance plus loin , j'aurai de l'argent sûr,
Et le pis aller, c'est d'avoir la bastonnade :
Parbleu, quelques écus paieront bien cette aubade ;
Il est vrai que mon dos pourra s'en ressentir ;
Pour amasser du bien ne faut-il pas souffrir ?
Ma foi, vive l'argent ; je cours vers Isabelle.
Allons, Frontin, marchons où l'argent nous appelle.

(Il court pour pénétrer dans les appartemens de Madame Pensinet , mais il se rencontre face à face avec Lisette , contre laquelle il se heurte , ce qui le fait revenir sur ses pas).

SCÈNE II.

L I S E T T E , F R O N T I N .

L I S E T T E .

LA peste du nigaud qui m'a cassé le né !
Tout seul dans ce logis qui l'aurait deviné ?
L'ami, que voulez-vous ?

F R O N T I N *à part.*

La fringante Soubrette !

L I S E T T E *à part.*

Que vois-je ?.. C'est Frontin.

F R O N T I N *à part.*

Parbleu, c'est-là Lisette.

(haut en abordant Lisette).

Eh quoi ! je te retrouve idole de mon cœur ,
Toi, le fuseau chéri qui filas mon bonheur ,
Pour qui j'ai j'ai tant souffert, tant répandu de larmes,
Tandis que je restais éloigné de tes charmes !,
Mais quoi !.. tu ne dis mot... M'aurais-tu délaissé ?

L I S E T T E .

Ma foi, tu t'est de moi beaucoup embarrassé,
Pour exiger encor que je te sois fidèle.
Réponds, ai-je reçu de toi quelque nouvelle ?

F R O N T I N .

Eh ! mon astre divin, savais-je dans quels lieux,

Dans quel point fortuné brillaient ces deux beaux yeux !
Tison de mon amour, aliment de ma flamme ,
Ton image sans cesse est gravée en mon ame :
Quoique éloigné de toi, je t'ai toujours aimé.

L I S E T T E.

Il te sied bien ici de faire l'enflammé.
Lorsque l'on aime bien, on s'informe sans cesse,
Afin de rencontrer l'objet de sa tendresse.

F R O N T I N.

Et quelle autre raison t'aurait fait découvrir ?

L I S E T T E.

Quoi ! lorsque je t'ai vu promptement accourir ,
Tu me feras penser que c'était pour moi seule :
A d'autres, va, Frontin, je ne suis pas bégueule ,
Quelqu'autre objet sans doute ici menait tes pas.

F R O N T I N *à part.*

Que diable lui répondre ?.. Oh ! l'étrange embarras !.
(haut à Lisette).

A parler franchement... C'est la vérité pure...
Je ne m'attendais pas à pareille aventure...
Cependant... je ne sais... avant que d'arriver ,
Je crois avoir songé que j'allais te trouver...
J'avouerai, si tu veux, qu'un peu de négligence
A pu de mon amour tiédir l'effervescence ;
Mais passons là-dessus, et n'y pensons jamais :
(Il l'embrasse).

Embrassons-nous, Lisette, allons, faisons la paix.

L I S E T T E.

Qu'ils sont donc séduisants ces beaux messieurs les hommes !

60 LA DEVOTE RIDICULE,

Toujours il faut céder, trop faibles que nous sommes.

FRONTIN.

Tu parles comme un ange, et ce que tu me dis,
Dans un gros livre bleu tous les soirs je le lis.
Non, la femme jamais ne peut être inhumaine ;
Sa nature, dit-il, est ainsi que la laine,
Qui sous le moindre poids cède sans nul effort ;
Qu'en dis-tu ? réponds-moi : mon livre n'a pas tort,

L I S E T T E.

Non : c'est ce qu'on appelle une sublime idée.
Mais, sache qu'avec toi je ne suis raccordée,
Qu'en supposant sur-tout une condition.

FRONTIN.

Donne-m'en, je t'en prie, une explication.

L I S E T T E.

Comme je veux bientôt laisser-là ma maîtresse,
Car ici je m'ennuie et j'enrage sans cesse,
Il faudra, sans tarder, nous marier tous deux.

FRONTIN.

Eh ! qu'à cela ne tienne : à l'instant si tu veux.

L I S E T T E.

Je ne suis pas encor tout-à-fait si pressée,
J'ai du tems ; mais sur l'heure éclaircis ma pensée.
Frontin, ça, dis-moi donc, sans user de détour,
Pourquoi seul en ces lieux je te vois dans ce jour ?

FRONTIN.

Je voulais rencontrer une personne aimable,
Une beauté charmante, une fille adorable, . .

L I S E T T E.

Satisfais-moi donc vite, ou je vais me fâcher.

F R O N T I N.

C'est Isabelle enfin que je venais chercher.
Je veux l'entretenir d'une certaine affaire...

L I S E T T E.

Je gage que tu viens de la part de Valère.

F R O N T I N.

Justement, tu dis vrai.

L I S E T T E.

Ne t'a-t-il point chargé

D'une lettre?..

F R O N T I N.

Tout près il est ici logé :

Tandis que je te parle, il m'attend dans la rue,

L I S E T T E.

Et tu n'en disais rien.

F R O N T I N.

Ah! je veux qu'on me tue

Si j'y pensais un mot.

L I S E T T E.

As-tu perdu le sens?

F R O N T I N.

Je ne sais... tes attraits ont troublé tous mes sens,

L I S E T T E.

Fais donc entrer ton maître, et j'amène Isabelle.

62 LA DEVOTE RIDICULE,

FRONTIN *en regardant Lisette qui sort.*

Ah, le joli bijou ! La gentille tourterelle !
D'ainsi la négliger j'étais un grand nigaud.

SCENE III.

VALÈRE, FRONTIN.

VALÈRE.

EN vain j'attends : voyons ce que fait ce maraud.
Réponds-moi ? Que fais-tu planté là comme un terme ?

FRONTIN *à part.*

Mon maître a de l'humeur, courage, tenons ferme :
A le faire enrager amusons-nous un peu.

VALÈRE.

Répondras-tu, coquin, répondras-tu ? morbleu !
A quoi tient-il ici qu'à l'instant il n'expire ?

FRONTIN.

Monsieur, je digérais ce que j'allais vous dire.

VALÈRE *fort vivement.*

Eh bien, parle ; dis-donc, mon message est-il fait ?
La verrai-je aujourd'hui ? serai-je satisfait ?
Parle donc promptement : dis, as-tu vu ma belle ?
Que fait-elle à-présent ? dans quel endroit est-elle ?
Pourrai-je lui parler ? t'a-t-elle répondu ?

FRONTIN *encore plus vivement et sur le même ton que son maître.*

Je n'ai pas pu la voir, je n'ai rien entendu,
Elle ne m'a rien dit, et j'ai fait mon message.

VALÈRE.

Maudit soit l'animal ! ô ciel ! comme j'enrage !
Quoi ! tu ne l'as pas vue ? Il veut me désoler.

FRONTIN.

Non, vraiment ; mais aussi j'en entendais parler.

VALÈRE.

Sais-tu, maître fripon, qu'à l'instant je t'assomme.

FRONTIN.

Vous êtes, j'en suis sûr, Monsieur, trop galant homme
Pour être le bourreau d'un fripon tel que moi.
Eh quoi ! vous, m'assommer ! fi donc ! quel vil emploi !

VALÈRE.

Oh ! je me lasse enfin de tes plaisanteries :
Apprends sur qui l'on doit faire des railleries.

FRONTIN *en retenant Valère qui veut le frapper.*

Avant tout, s'il vous plaît, écoutez un moment ;
Modérez votre bras, je vous prie humblement.
Vous m'avez toujours dit, si j'ai bonne mémoire,
Que justice n'a lieu hors de son territoire.
Je suis ainsi que vous sur les terres d'autrui,
C'est pourquoi différez la peine d'aujourd'hui.

VALÈRE.

Tu mériterais bien qu'on ne te fit pas grâce :

64 LA DEVOTE RIDICULE,
Sur-tout n'y reviens pas, car par fois on me lasse.

FRONTIN.

Je sais trop le respect... je connais trop, Seigneur,
De votre bras nerveux toute la pesanteur,
Pour oser. . .

SCENE IV.

VALÈRE, LISETTE, FRONTIN.

VALÈRE.

IL suffit. Que vois-je ici paraître?

FRONTIN.

Qui, ce gentil minois? c'est là, mon très-doux maître,
L'objet des tendres feux de votre humble valet,
Ma maîtresse, en un mot, pour vous parler plus net,
Friponne aux yeux malins, fille adroite, rusée,
Et qu'en votre faveur je crois fort disposée,
Qui pourra vous servir, sur-tout payez-là bien;
(à part).
Car bientôt en commun nous aurons notre bien.

LISETTE.

En vain vous attendez, je viens sans Isabelle.

VALÈRE.

Ah, ma chère! à l'instant, dis-m'en quelque nouvelle,
Dans ce lieu maintenant, pourrais-je lui parler?

LISETTE.

L I S E T T E.

Ah ! d'ici ; bien plutôt , il faut vous en aller.
 Madame Pensinet est d'une humeur sévère ;
 Elle ne vous verrait que d'un œil en colère :
 Ainsi , sans balancer , changez votre dessein.
 Elle a déjà fait choix d'un certain Benétin ,
 Béat dont elle veut décorer sa famille ,
 Et qu'en deux jours , peut-être , elle unit à sa fille.

V A L È R E *d'un air étonné.*

En deux jours !

L I S E T T E.

En deux jours.

V A L È R E.

Ah ! quel coup imprévu !

Je demeure interdit , oui , je suis confondu.

L I S E T T E.

Point d'hélas ; il vous faut un moyen efficace
 Pour parer au plutôt le coup qui vous menace,

F R O N T I N.

Je viens d'en tirer un du creux de mon cerveau ,
 Que l'on peut regarder comme un moyen nouveau ;
 C'est de tronquer l'oreille au rival de mon maître ,
 Si plus d'une heure encor il s'avise de l'être.

L I S E T T E.

Le moyen , en effet , est digne de l'auteur.

F R O N T I N.

Ma foi , s'il n'est pas bon cherchez-en un meilleur.

E

V A L È R E.

C'est donc là tout le fruit de mon triste voyage,
 Que d'apprendre aujourd'hui ce fatal mariage.
 C'en est fait, chère amante ; adieu donc pour jamais.
 Un autre jouira de tes divins attraits,
 Et moi, pour tout plaisir, je n'aurai que mes larmes,
 Et le souvenir seul d'avoir connu tes charmes.
 Inutiles sermens ! ô vœux mal écoutés !

L I S E T T E.

Rendez un peu le calme à vos sens agités ;
 Vous n'avez pas encor perdu toute espérance.

F R O N T I N.

La fortune a toujours vers nous tourné sa chance,
 Ainsi jusques au bout ne manquez pas d'espoir.

V A L È R E.

Est-il rien de plus dur ? Quoi ! sortir sans la voir.

L I S E T T E.

Eh bien ! mon beau Monsieur, je suis compatissante ;
 Bientôt, par mon moyen, vous verrez votre amante.

V A L È R E.

Comment ?

L I S E T T E.

Deux Pèlerins près d'ici sont logés :
 Il faut sous leurs habits que vous soyez changés,
 Par ce déguisement qui n'est pas difficile,
 Vous aurez chez Madame un accès très-facile :
 Frontin l'amusera de quelque conte en l'air,
 Qu'il lui débitera d'un ton de Magister.

COMÉDIE.

67

FRONTIN.

Par-là vous connaîtrez mon imaginative ;
Parbleu, Monsieur sait bien comment diable elle est vive.

L I S E T T E à Valère.

Et vous, pendant ce tems, aurez la liberté
De parler à sa fille en toute sûreté,

V A L È R E.

L'avis est excellent, je suis prêt à le suivre.
Que ne te dois-je point ? Ah ! tu me fais revivre.
Tiens, pour ta récompense accepte ce présent.
(il lui présente sa bourse).

L I S E T T E faisant des façons pour l'accepter.
Oh ! vous êtes aussi, Monsieur, trop bienfaisant.

V A L È R E.

Prends-le, c'est de bon cœur.

L I S E T T E.

Quoi ! pour si peu de chose
Vous voudriez...

V A L È R E en voulant lui mettre sa bourse dans
la main.

Prends donc.

FRONTIN s'en emparant fort adroitement.
Sans doute qu'elle n'ose ;
Pour ne pas lui donner cette confusion,
Je m'en empare, moi, c'est par précaution.

V A L È R E.

Sur-tout ne manque pas de lui tenir bon compte.

E 2

68 LA DEVOTE RIDICULE,

FRONTIN.

A-peu-près, quelque jour qu'elle n'aura plus honte.

LISETTE.

Il est tems de partir ; je vous sers de guidon.

FRONTIN.

Il me tarde déjà de porter le bourdon.

LISETTE *en s'adressant à Valère.*

Vous, sur-tout, songez bien à votre personnage :

(*en s'adressant à Frontin*).

Toi, prends-y garde aussi, compose ton visage.

FRONTIN *imitant un pèlerin qui demande l'aumône.*

Tu vas juger de moi dans mon nouvel habit.

Ne faut-il pas un air pénitent et contrit,

Le corps profondément incliné vers la terre,

Les yeux tournés au ciel, la mine fort austère,

La démarche timide et le bras en avant ?..

LISETTE *poussant Frontin dehors.*

Tu finiras ailleurs, marche toujours devant ;

Ne vois-tu pas vers nous Madame qui s'avance ?

SCÈNE V.

M.^{ME} PENSINET, ISABELLE,

MADAME PENSINET.

JE vous l'ai déjà dit : pourquoi cette élégance ?
Pourquoi tous ces parfums et ces brillans atours ?

Pourquoi de cette robe augmenter les contours ?
Eh ! c'est plus d'argent mis et d'étoffe employée.

ISABELLE.

Ne vous en fâchez pas, mon oncle l'a payée.

MADAME PENSINET.

N'importe, il faut toujours apprendre à ménager.
Votre oncle de ses dons ignore le danger.
Tous ces ajustemens vous donnent de la gloire.
Ne me semble-t-il pas que je sois à la foire,
En voyant étalé cet amas monstrueux
De plumes, de pompons, d'aigrettes, de cheveux,
De perles, de rubans, de fleurs et de dentelles ?
Vous vous damnez, vous dis-je, avec ces bagatelles.
Apprenez que qui va de la sorte ajusté
Fait le plus grand outrage à la Divinité.
Oui, pour remédier à ce fâcheux désordre,
Il faudrait, sans tarder, par-tout donner un ordre
Pour proscrire à jamais l'étalage imposant
Dont les femmes du jour se parent à présent.
Mais, que dis-je ? On ne voit pas la moindre ordonnance
Pour réprimer un peu cette horrible licence.
Nul encouragement pour la dévotion ;
On ne voit même pas une fondation :
On abaisse, on dégrade, on appauvrit l'Eglise,
Il n'est rien à présent qui ne me scandalise.
Hélas ! grand Dieu, pourquoi ne sommes-nous pas nés
Dans ces siècles de paix, dans ces tems fortunés,
Où chacun satisfait d'une heureuse ignorance
Ne se prévalait point d'une vaine science :
Où dans chaque action, chacun n'avait pour but
Que la gloire de Dieu, le soin de son salut ;

Où les hommes courbés sous le joug de leurs Prêtres ;
S'applaudissaient encor d'obéir à leurs maîtres ,
Et fuyant des grands biens l'inutile embarras ,
Leur donnaient pour les cieus les choses d'ici-bas ?
Ils ne sent plus ces tems, où de saints solitaires ,
Quittant pour prier dieu le soin de leurs affaires ,
Allaient dans un Eglise, un bréviaire à la main ,
Endosser une chappe, et chanter au lutrin ;
Où des hommes pieux ; au chant de leurs cantiques ,
Pour honorer le ciel, brulaient des hérétiques ,
Et généreux soutiens de la religion
Préféraient au travail une utile oraison.

On voudrait désormais, pour régler notre vie,
La raison seulement, l'amour de sa Patrie ,
Trois ou quatre vertus, des mœurs, la liberté ,
Et quelques grains d'encens pour la Divinité.
On veut que chacun goûte une modeste aisance ;
Mais par-là nous perdons le fruit de la souffrance.
On encourage trop les sciences, les arts ,
Et pour tous ces savans n'a-t-on pas trop d'égards ?
Nous dérobons par force un rayon de science ;
Tandis que nous naissons au sein de l'ignorance.
Dieu nous fit ici-bas pour rester ignorans ,
Et nous changeons ses loix en devenant savans.
Mais la corruption maintenant est si grande ,
Que sur toute la terre, avant peu j'appréhende
L'exemple inattendu d'un châtement nouveau.
Vieillards et jeunes gens, l'enfant même au berceau ,
Tout enfin dans ce siècle est plongé dans le crime.
Je veux vous retenir sur le bord de l'abîme ,
Je veux vous arracher de ce monde pervers :
Tout n'est qu'iniquité dans ce triste univers.
Ma fille, je vous veux sauver malgré vous-même ;

Je montrerai par-là du moins que je vous aime :
Car on a toujours cru , sans aucun fondement ,
Que je vous regardais fort indifféremment ;
Mais pour vous , à tel point , ma tendresse est poussée ,
Que je voudrais vous voir mourir bien confessée ,
Bien absoute et contrite , et moi sûre qu'au ciel
Votre ame goûte en paix le bonheur éternel ;
Votre salut au moins serait chose certaine.

I S A B E L L E.

Pour mon salut trop tôt vous vous mettez en peine.

M A D A M E P E N S I N E T.

Ainsi demain il faut quitter ces vêtemens ,
Et laisser pour jamais tous ces vains ornemens ;
Qu'en un mot tout atteste en vous la modestie
Qui doit nous distinguer dans toute notre vie.

I S A B E L L E.

Quoi ! ma mère , il faudrait encor dans mon printems ,
Loin des sociétés , des plaisirs innocens ,
Aller me renfermer dans une solitude ,
Y vivre tristement , et me faire une étude
De ne point imiter les actions d'autrui ,
Pour avoir le plaisir de tout reprendre en lui :
Quoi donc en renonçant à tout soin de parure ,
N'est-ce pas s'opposer au vœu de la Nature ?
Ce présent enchanteur dont Dieu nous a flatté ,
Ce superbe ornement , le don de la beauté ,
Ne démontre-t-il pas qu'il nous forma pour plaire ?
On l'offense plutôt en faisant le contraire.

M A D A M E P E N S I N E T.

Méchante créature , osez-vous blasphémer ?
O ciel ! qu'ai-je entendu ? Qui chez vous peut semer

72 LA DEVOTE RIDICULE,

Les principes affreux d'une telle morale ?
Est-il crime plus grand que ce discours n'égale ?
Quoi ! l'air contagieux de l'irréligion
A-t-il donc déjà fait sur vous impression ?

I S A B E L L E.

Certes, si mon discours se trouve condamnable,
Je ne dirai plus rien sans devenir coupable.

M A D A M E P E N S I N E T.

Elle va soutenir encor qu'elle a bien dit.
Informez-vous en donc à quelque homme érudit,
Au pieux Benétin, à cet homme si sage,
Pour voir si, sur ce point, vous aurez son suffrage :
Mais bientôt par l'hymen vous allez être unis,
Et vous aurez le tems d'écouter ses avis ;
Car vous avez encor besoin de les entendre :
Vous êtes bien mondaine et votre âge est bien tendre :
J'aurais pu vous donner un mari plus pincé ,
Un jeune freluquet qui l'esprit engeancé
D'un opéra-comique ou d'une cantatille ,
Vous eût toujours parlé de semblable vétille ;
Mais tous les jeunes gens ont si peu de vertus ,
Dans le siècle présent ils sont si corrompus.
Leur cœur faux et pervers est pétri d'inconstance ;
Tous sont vains, babillards, fiers de leur ignorance ,
Ivrognes et joueurs, de vrais suppôts d'enfer ,
Portés jusqu'à l'excès aux plaisirs de la chair ;
Et c'est-là justement, c'est pour ce vice immonde
Que votre époux futur garde une horreur profonde,
Vous aurez avec lui ce bonheur tant vanté
De garder à l'entier votre virginité ,
Même après quarante ans d'un chaste mariage.

Que n'eussé-je autrefois un pareil avantage !
Hélas ! je n'eus pas eu le fatal embarras
D'élever un enfant qui ne m'importe pas.
Au lieu de perdre un tems futile en apparence
A corriger vos mœurs par cette remontrance ,
Ne l'emploirais-je pas bien mieux à prier Dieu ?

SCÈNE VI.

M.^{ME} PENSINET, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

DEUX Pélerins, Madame, arrivés dans ce lieu,
Desireraient de vous un moment d'audience.

MADAME PENSINET.

Ils peuvent se montrer avec pleine assurance ;
C'est un très-beau sujet d'édification.

(*Lisette fait signe d'entrer à Valère et à Frontin qui
sont déguisés en Pélerins.*)

SCÈNE VII.

M.^{ME} PENSINET, ISABELLE, VALÈRE,
LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN *d'un ton patelin.*

MADAME, connaissant votre dévotion ,
Par le bruit glorieux de votre renommée ,
Qui dans toute la France est déjà proclamée ,
Nous osons de vous-même espérer le plaisir

74. LA DEVOTE RIDICULE,

De vous laisser par nous admirer à loisir :
Car pour voir des vertus le parfait assemblage,
Nous tardons volontiers notre pèlerinage.

M A D A M E P E N S I N E T.

Quoi ! déjà vous avez oui parler de moi ?

F R O N T I N.

Ah ! quelqu'un tel que vous doit mieux penser de soi ;
Je vois que vous aimez sur-tout la modestie :
Eh bien ! moi qui jamais n'ai menti de la vie,
Je dis que sur la route où nous avons été,
Sans excepter un bourg, l'odeur de sainteté
Qu'en vous nous admirons, est par-tout répandue.

M A D A M E P E N S I N E T.

Voyez donc cependant comme je suis connue.
Que l'on dise à présent que la dévotion
Ne fait jamais valoir la réputation.

I S A B E L L E *bas à Valère.*

Eh quoi ! c'est vous Valère ?

V A L È R E *bas à Isabelle.*

Ah ! charmante Isabelle ;

Vous voyez devant vous l'amant le plus fidèle...

M A D A M E P E N S I N E T *l'interrompant.*

On ne parle jamais aux filles en secret :
Mais de votre discours dites-moi le sujet ?

V A L È R E.

J'attendrissais le cœur de cette demoiselle,

F R O N T I N.

J'espère qu'aujourd'hui vous même aussi-bien qu'elle
Daignerez adoucir notre sort rigoureux,

Et rendre notre état un peu moins malheureux.

(il présente la main pour recevoir).

Pour aider à finir ce pénible voyage.

MADAME PENSINET.

A propos, le sujet de ce pèlerinage
Dont encor jusqu'ici vous ne m'avez rien dit,
Est-il pour expier quelque fâcheux délit,
Ou voulez-vous du ciel obtenir quelque chose ?

FRONTIN.

(Pendant tout le tems que Frontin raconte son histoire, Valère et Isabelle paraissent causer ensemble avec beaucoup d'intérêt; et à tous les mouvemens que fait Madame Pensinet, Frontin a toujours soin de se placer entre elle et les deux amans, afin de les empêcher d'être vus. Lisette, pour ne laisser rien soupçonner, paraît écouter, avec beaucoup d'attention, l'histoire que fait Frontin.)

Ah ! deux filles, Madame, en sont la seule cause.

MADAME PENSINET.

Que dites-vous, bon dieu ? Vous me scandalisez.

FRONTIN.

Sans aucune raison vous vous formalisez ;
Ici notre conduite en tout est régulière :
Ecoutez : en deux mots je vous conte l'affaire.
Sur le bord de la mer nous promenions tous deux
Les aimables objets pour qui brûlaient nos feux,
Et bientôt arrivait cette heureuse journée,
Qui devait nous unir par un double hymenée...

76 LA DEVOTE RIDICULE,

MADAME PENSINET *l'interrompt.*

Quoi, deux filles allaient ainsi sans surveillans ,
Seules, se promener avec deux jeunes gens !

FRONTIN.

Nos maitresses vraiment ont trop de modestie :
Leurs parens avec nous marchaient de compagnie :
Ne l'avais-je pas dit ?

MADAME PENSINET.

Vous l'aviez oublié.

FRONTIN.

Cela d'ailleurs par vous doit être suppléé.
Nous respirions le frais assis sur le rivage,
Lorsqu'un Corsaire turc aborde sur la plage.
Qui l'eût jamais pensé ? Qui se fût attendu
Au déplorable effet de ce coup imprévu ?
Il enlève à nos yeux, malgré notre courage,
Ce que dans l'univers nous aimions davantage.

MADAME PENSINET.

C'était de votre amour juste punition :
On doit aimer Dieu seul sans limitation.

FRONTIN.

Je pense bien aussi de la même manière ;
C'est que je m'exprimais d'une façon vulgaire.

MADAME PENSINET.

Eh bien ! continuez.

FRONTIN.

Un vent impétueux

Presque dans un instant les dérobe à nos yeux ,
Et les mène...

*(Ici Valère baise la main d'Isabelle , et Frontin fait
tous ses efforts pour le cacher).*

M A D A M E P E N S I N E T .

En quels lieux ?

F R O N T I N .

Hélas ! en Barbarie.

A ce seul mot je sens ma pauvre ame attendrie.

V A L È R E .

(Comme il a manqué d'être surpris par Madame Pensinet à baiser la main de sa fille , il vient promptement lui-même continuer l'histoire que Frontin a commencée , de crainte d'être soupçonné ou découvert. Pendant ce tems, Frontin, par derrière, fait à son tour la cour à Lisette et l'embrasse tout à son aise , tandis qu'Isabelle écoute l'histoire de Valère fort attentivement).

Chez une femme turque elles sont maintenant
Dans un état pour nous triste et bien chagrinant,
Cette femme toujours les retient auprès d'elle,
Et sur le moindre mot leur fait une querelle :
Sans cesse cependant elle lit l'Alcoran ,
Et jeûne sans manquer pendant le rhamazan.
Pleine de vanité, fantasque , impérieuse ,
Hypocrite souvent, toujours minutieuse ,
De tout son sexe elle a les ridiculités ,
Et n'en possède pas les bonnes qualités :
A ses inférieurs parlant avec rudesse ,

78 LA DEVOTE RIDICULE,

A ses fourbes Dervis soumise avec bassesse ,
 Par un empire dur elle se fait haïr ,
 Et par un bas respect on la voit s'avilir.
 On peut juger par-là de l'état déplorable
 Où se trouve à présent cette fille adorable ,
 Pour qui jusqu'à la mort soupirera mon cœur :
 Mais je tenterai tout pour faire son bonheur ;
 Je la délivrerai de ce dur esclavage :
 C'est-là l'unique but de mon pèlerinage.

ISABELLE.

A ce noble dessein mettez vite le sceau.

L I S E T T E.

Et rompez prudemment tout obstacle nouveau.

M A D A M E P E N S I N E T.

Cet acte là vraiment sera très-méritoire :
 Vous aurez du succès.

V A L È R E.

En ce cas j'y dois croire ;
 Puisque vous l'assurez.

ISABELLE *bas à Valère en lui donnant un billet,*

Mais pour mieux réussir ,
 Lisez dans ce billet comment il faut agir.

F R O N T I N *à part.*

Il me faut cependant lui faire ouvrir sa bourse.
 (*haut à Madame Pensinet*).

Nous devons encor faire une très-longue course ,
 Ainsi nous espérons de votre honnêteté
 De sensibles effets de votre charité.

MADAME PENSINET.

Je ne me mêle point des choses temporelles ;
Sans réserve adonnée aux choses éternelles ,
Tous les soins d'ici-bas me touchent faiblement ;
Dans les célestes biens je songe uniquement.
Ayez recours à Dieu : jamais sa providence
N'abandonne les gens remplis de confiance ,
Je vais le supplier de veiller sur vos jours ,
Et de vous accorder un utile secours.
Suivez votre chemin avec ferme espérance ;
Mes prières toujours donnent de l'assistance.

SCENE VIII.

VALÈRE, FRONTIN.

FRONTIN.

MALNEUREUX qui pour vivre a besoin des dévots !
Ils sont en oraisons toujours fort libéraux ,
Et le ciel est pour eux d'une grande ressource ;
C'est un moyen tout prêt pour ménager leur bourse :
Puis ils sont si voisins de la Divinité ,
Qu'ils ne regardent plus la pauvre humanité ,
Se croyant seuls du ciel les élus véritables ,
Nous devenons pour eux des êtres méprisables.
Mais moi qui bonnement croyais toucher son cœur ,
Et faire déployer sa bourse en ma faveur ;
Je m'adressais fort bien.

80 LA DEVOTE RIDICULE,

V A L È R E *tenant à la main le billet qu'Isabelle
lui a donné et qu'il vient de lire.*

Enfin par cette lettre

Qu'Isabelle à l'instant en mes mains vient de mettre ,
J'apprends que chez son oncle il me faut de ce pas
Aller sans plus tarder pour sortir d'embarras.
Déjà de notre amour il connaît le mystère ,
Et lui seul pourra tout sur l'esprit de sa mère,

(*A Frontin.*)

Viens.

F R O N T I N.

J'y cours. Avant tout je quitte cet habit,
Qui ne m'apporte pas un denier de profit.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE

A C T E I V.

SCÈNE PREMIÈRE.

L I S E T T E.

PENDANT une heure enfin, pour faire pénitence,
Madame se condamne à garder le silence :
J'aurai donc du repos pendant ce seul moment ;
Car ici l'on ne peut en avoir autrement.
Ah ! que je plains sur-tout cette pauvre Isabelle,
Si son oncle ne peut la tirer de tutelle !
Avec Valère il doit venir ici ce soir ;
Mais ils pourraient très-bien errer dans leur espoir,
Madame Pensinet a l'humeur trop austère
Pour qu'on puisse aisément plier son caractère ,
Et quand elle s'est mise en la tête un dessein ,
Pour la faire changer ou se fatigue en vain :
Eux seuls n'obtiendront pas cette faveur insigne. . .



SCENE II.

M.^{ME} PENSINET, LISETTE.

(*Madame Pensinet s'assied sans dire mot, et fait signe à Lisette de venir lui parler.*)

LISETTE à part.

MAIS la voici qui vient et m'appelle par signe;
Avec ce beau jargon que va-t-elle ordonner ?

(*haut à Madame Pensinet.*)

Que voulez-vous, Madame, ainsi me désigner ?

(*Madame Pensinet fait signe à Lisette de lui apporter son ouvrage à broder qui est sur une table où il y a des plumes, de l'encre, du papier et des livres.*)

C'est sans doute un cornet que Madame desire. . .

(*Lisette apporte un cornet, une plume et du papier; mais Madame Pensinet lui fait signe que ce n'est pas cela.*)

Ah ! j'entends : c'est un livre, et vous desirez lire.

SCÈNE III.

M.^{ME} PENSINET , M. HONDREDEFER ,
L I S E T T E .

(*M. Hondredefer entre sans rien dire , et examine sa
sœur pendant cette scène , sans être aperçu*).

L I S E T T E *lisant les différens titres des livres;*

V O U L E Z - V O U S Virginie , ou bien donc Rodriguez ;
Le moelleux Abéli , d'Estival ou Sanchez ,
d'Akempis , Molinos ou Marie Alacoque ?

M A D A M E P E N S I N E T *se levant avec
précipitation et allant elle-même
chercher son ouvrage.*

Pour le coup c'en est trop; je crois qu'elle se moque;
C'est là ce que je veux esprit lourd et grossier;
Sans cesse il faudra donc tout vous spécifier...
Mais je n'y pensais pas... j'ai rompu le silence...
(*à Lisette*).

Que j'ai donc de malheur!.. sortez de ma présence;

SCENE IV.

M.^{ME} PENSINET, M. HONDREDEFER.

MADAME PENSINET *appercevant son frère.*

Eh! quoi, vous étiez là?

M. HONDREDEFER.

J'examine, ma sœur,
Les tranquilles effets de votre belle humeur.
Vous croyez cependant bien faire pénitence,
Pour être une heure ou deux à garder le silence.
La vertu ne git point dans le nombre des mots;
On ne pèche jamais quand on parle à propos:
Eh! ventrebleu parlez sans vous mettre en colère;
Et n'ayez pas sans cesse une voix de mégère.

MADAME PENSINET.

Vous réprenez toujours et vous ne savez rien.
Je blâme cette fille et je fais un grand bien;
Je me mets en courroux pour la rendre plus sage.

M. HONDREDEFER.

C'est bien là des dévots l'ordinaire langage;
Ils accommodent tout à leur dévotion;
Ils se font pour eux seuls une Religion.
Si vous leur reprochez quelquefois leur colère;
Pour l'intérêt d'autrui c'est qu'elle est nécessaire;
Si vous les entendez par quelque trait malin
Médire ouvertement, déchirer leur prochain;

C'est qu'il faut au grand jour faire rougir le vice :
S'ils ont un naturel enclin à l'avarice ,
Ils vous diront que c'est pieux ménagement ,
Pour remplir à leur mort la fin d'un testament
Dont la clause est un legs en faveur de l'Eglise :
Et si leur vanité sur tout vous scandalise ;
C'est pour montrer l'exemple à chaque occasion
Qu'ils exaltent si fort une bonne action :
C'est ainsi qu'on les voit , par d'adroits artifices ,
En autant de vertus ériger tous leurs vices ;
Et vous les imitant , pour mieux vous excuser ,
Vous tâchez sous un bien de vouloir déguiser
Ce qui n'est cependant qu'une indigne colère.

MADAME PENSINET.

Quand ce serait un mal , je dis qu'on le peut faire ;
Et de graves docteurs par écrit l'ont couché :
On peut , pour un grand bien , faire un petit péché.
On voit dans le recueil de leurs doctes ouvrages
Mille décisions qui sont encor plus sages.
Ah ! si vous aviez lu tous ces Auteurs pieux ,
Vous parleriez moins mal et penseriez bien mieux.

M. HONDREDEFER.

Moi , lire ces bouquins , eux dont les noms baroques
Feraient croire qu'ils sont du pays des Iroques !
Vous en seriez plus sage en ne les lisant plus.

MADAME PENSINET.

Que dites vous ? hélas ! ce sont de saints reclus
Qui passèrent leurs jours , employèrent leurs veilles ,
A produire autrefois ces pieuses merveilles.
Quiconque n'a pas lu leurs utiles écrits ,

Et ne profite pas de tous leurs bons avis,
 Court à pas de géant aux portes infernales.
 Un dévot en soutane, un reclus & sandales,
 Quand même ils le voudraient pourraient-ils donc errer,
 Et sans un crime affreux, peut-on les censurer?

M. HONDREDEFER.

Mais vous extravaguez. Eh ! quoi, je dois me taire,
 Quand je vois la vengeance habiter sous la haire ;
 Dans le fond d'un couvent loger la vanité ;
 Dessous le froc crasseux un Cynique effronté ;
 De leurs riches palais, de leur magnificence
 Des Cénobites fiers, qui font vœu d'indigence :
 Du sein de la mollesse un Prélat fastueux
 Qui d'un œil méprisant insulte aux malheureux ;
 L'envie et ses fureurs, la médisance amère,
 Sous la guimpe établir leur séjour ordinaire ;
 L'opulence en honneur prêcher la pauvreté,
 Et l'orgueil en crédit vanter l'humilité !
 De leurs crimes nombreux adulateur novice,
 Si je les admirais, je m'en croirais complice.

MADAME PENSINET.

Ainsi sans nul respect pour la Religion,
 Vous voulez donc bannir toute dévotion,
 Et suivant de nos jours la mode criminelle,
 Déclarer aux dévots une guerre cruelle.

M. HONDREDEFER.

Je ne leur en veux point ; j'en veux à leurs défauts.
 J'ai même du respect pour quelques bons dévots
 Qui joignans aux vertus d'un cœur irréprochable
 Les bonnes qualités d'un homme sociable,

Ont de la piété sans ostentation,
Et ne font point un art de la dévotion :
Qui simples dans leur foi, forts de leur conscience,
Sans morgue, sans orgueil, prêchant la tolérance,
Sont satisfaits de voir tous les hommes contens.
Adoptez leurs vertus, suivez les, j'y consens.
Imitez de Baucis le caractère affable
Sachez tendre comme elle une main secourable
Pour essuyer les pleurs de ces infortunés
Qui semblent pour souffrir seulement être nés.
Son cœur, pour ses enfans tout rempli de tendresse,
N'a point comme le votre une austère rudesse ;
De l'amour maternel savourant les douceurs,
Heureuse de sentir cette union des cœurs,
Elle vit adorée au sein de sa famille :
En chérissant sur tout sa vertueuse fille ,
Elle vous donne exemple ; imitez la ma sœur ;
Chérissez Isabelle et faites son bonheur :
Permettez qu'à son gré son jeune cœur choisisse,
Et n'allez point en faire un cruel sacrifice.
Vous avez ce matin excité mon courroux
En me disant le nom du ridicule époux
Que vous lui destinez ; mais je veux vous apprendre
Qu'en vain vous faites choix de Benétin pour gendre ;
Le goût de votre fille est un peu différent,
Et votre Benétin trouve un fort concurrent.

MADAME PENSINET *d'un ton courroucé.*

Sans mon aveu choisir ! aimer sans me le dire !
Il n'est pas à mon sens d'action qui soit pire.
Je ne m'étonne plus, pour la mondanité
Si le cœur de ma fille était tantôt porté.
Elle aime ! elle ! un enfant qui près de moi s'avise ;

88 LA DEVOTE RIDICULE,

A mon insu, de faire une telle sottise !
Ah ! je l'en guérirai : mais je voudrais savoir
Le nom de cet époux qu'elle desire avoir.

M. HONDREDEFER *à part.*

Il faut en ce moment retenir ma colère.

(*haut*).

Vous pouvez le connaître, il se nomme Valère.

MADAME PENSINET.

Ce jeune langoureux ? non je n'y consens pas ;
Sa mère est Janséniste et j'en fais peu de cas :
Il se ressentirait d'une telle origine :
Il est je gage imbu de sa fausse doctrine,
Et son cœur est rempli de mauvaises leçons.

M. HONDREDEFER.

Voilà comme toujours vous formez des soupçons.
Dites moi lisez vous dans le cœur de Valère ?
Vous a-t-il déclaré qu'il ressemble à sa mère ?
Savez vous s'il admet tous ses raisonnemens ?
Et qu'importe après tout qu'il ait ses sentimens,
Qu'il adore Visnou, qu'il croye au dieu Farine,
A Cérès, à Bacchus, au vainqueur de Médine ;
Qu'il soit persuadé qu'un céleste Pigeon,
A quelque jeune fille, ait pu faire un garçon ?
Si la seule vertu fait sa règle suprême,
S'il est bon, généreux, si votre fille l'aime,
Et s'il l'aime à son tour, pourquoi s'embarrasser
De ce qu'en certains points il peut ou doit penser ?

MADAME PENSINET.

Ciel ! que dites vous là ? votre envie est unique
De vouloir m'allier avec un hérétique.

Eh ! vous n'y pensez pas... Tout mon corps en frémit.

M. HONDREDEFER.

Mais encore une fois, qui diable vous a dit
Que c'est un hérétique ? Et moi je vous assure,
Moi qui le connaît fort, que sa croyance est pure.

MADAME PENSINET.

A tort vous tâchez là de vouloir l'excuser ;
Tous vos discours sont vains pour me désabuser :
A ce raisonnement il n'est rien qui résiste ;
Faites attention. Un fils de Janséniste
Le doit être à-coup-sur, par la même raison
Que le petit d'une oie est toujours un oison ;
Et qu'à moins d'un miracle il ne se peut pas faire
Que le fils soit construit autrement que sa mère.
Ceci je crois est clair.

M. HONDREDEFER.

Et sur-tout conclud bien.

Quelle prévention ! mais enfin puisque rien
Ne vous peut redresser, tout-à-l'heure j'espère
Que votre esprit, au moins en entendant Valère
Sera tout aussi prompt à se désabuser,
Qu'il est prompt maintenant à vouloir l'accuser ;
Car je viens tout exprès vous prier de l'entendre,
Et dans très-peu de tems il doit ici se rendre,
Ainsi modérez-vous.

MADAME PENSINET.

Quoi ! je verrai chez moi
Un maudit Janséniste, Hérétique, sans foi,
Un Reprouvé certain, un Impie, un Athée !
Moi, le voir ! lui parler !, j'en suis épouvantée..

Mais, mon frère, pourquoi me l'amener ici?

M. HONDREDEFER.

N'insultez pas les gens devant eux, le voici.

SCENE V.

M.^{ME} PENSINET, M. HONDREDEFER,
VALÈRE.

(Cette scène et la suivante se passent au fond du Théâtre, et ce que les Acteurs y disent n'est pas censé être entendu de Madame Pensinet qui se tient sur le devant du Théâtre avec un air fort inquiet et fort agité.

VALÈRE s'adressant à M. Hondredefer qui va au fond du Théâtre le recevoir et qui lui parle en particulier.

M.^{APPRENDREZ-VOUS, Monsieur, une heureuse nouvelle? Au bonheur de mes jours, Madame consent-elle?}

MADAME PENSINET à part,
Que dans ses sentimens il a l'air entêté!

VALÈRE à M. Hondredefer.
S'oppose-t-elle encore à ma félicité?

M. HONDREDEFER.
Ma sœur à votre hymen est toujours opposée
Et n'a pu par moi même être désabusée.

SCENE VI.

L I S E T T E et les Acteurs précédens.

L I S E T T E à M. Hondredefer.

I S A B E L L E en secret voudroit vous dire un mot :
Pour hâter son hymen et tromper le cagot,
Je viens d'imaginer le meilleur stratagème...

M. H O N D R E D E F E R à Valère.

Sur votre amour il faut vous expliquer vous même ;
Vos discours détruiront ses faux pressentimens.

SCENE VII.

M. ME P E N S I N E T, V A L È R E.

V A L È R E.

V O U S connaissez déjà quels sont mes sentimens...

M A D A M E P E N S I N E T.

Vos sentimens, Monsieur, sont fort répréhensibles
Avec les miens sur-tout ils sont incompatibles.

V A L È R E.

Ah ! ne condamnez pas, Madame, un malheureux
Qui conserve un amour aussi respectueux.

92 LA DEVOTE RIDICULE,

MADAME PENSINET *à part.*

Il aime avec respect sa secte abominable?

VALÈRE.

Jusqu'au dernier soupir je le jure durable.

MADAME PENSINET *à part.*

(*haut.*)

Quel endurcissement ! mais votre liberté,

Comment l'accommoder avec la volonté?

Selon vous elle est nulle, et c'est être peu sage...

VALÈRE.

Qui ne chérirait pas un pareil esclavage?

MADAME PENSINET.

Certes le libre arbitre est plus de mon avis.

VALÈRE.

Sous de si beaux liens mes sens sont asservis.

MADAME PENSINET.

Parce que vous croyez à la grace efficace.

(*à part.*)

Il tient avec fureur au parti qu'il embrasse.

VALÈRE.

Mes sentimens sont purs, daignez les approuver.

MADAME PENSINET.

Ah ! que dieu pour jamais veuille m'en préserver.

(*à part.*)

Ces gens sont dangereux, il voudrait me séduire.

VALÈRE.

Dans quel état, Madame, allez vous me réduire?

Hélas ! ayez pitié de mon malheureux sort.

MADAME PENSINET.

Mais encore une fois vous avez très-grand tort
De vouloir que je donne ainsi dans l'hérésie,
Et pour me pervertir la ruse est mal choisie.

VALÈRE.

Je ne veux point changer votre Religion.

MADAME PENSINET.

Et ce serait chez vous très-grande illusion.

VALÈRE *à part.*

Mais je ne conçois pas ce qu'elle veut me dire.

(*haut.*)

Votre fille est l'objet pour qui mon cœur soupire ;
Et je ne sais pourquoi vous me parlez ainsi ;
Daignez me l'accorder.

SCÈNE VIII.

M.^{ME} PENSINET, M. HONDREDEFER,
VALÈRE, ISABELLE.

MADAME PENSINET *à Isabelle.*

QUE voulez-vous ici ?

ISABELLE.

Je me jette à vos pieds, pardonnez moi, ma mère ;

94 LA DEVOTE RIDICULE,

Je l'avoue en tremblant, oui, j'ose aimer Valère,
Et je hais à la mort Benétin son rival.

M A D A M E P E N S I N E T.

Aimez, ou n'aimez pas, tout cela m'est égal;
Il sera votre époux.

I S A B E L L E.

Hélas! je vous supplie,
Ne faites pas ici le malheur de ma vie.

VALÈRE *pareillement aux pieds de Madame Pensinet.*
Madame, par nos pleurs, laissez-vous donc toucher.

M. H O N D R E D E F E R.

Ma sœur, il faut avoir un vrai cœur de rocher,
Pour voir avec sang froid cette scène touchante.

M A D A M E P E N S I N E T.

(à M Hondredefer.)

Toujours dans mes desseins je suis ferme et constante;

(à Valère.)

Vous me priez, Monsieur, fort inutilement;

(à Isabelle.)

Et vous, vite rentrez dans votre appartement.

M. H O N D R E D E F E R.

Ne sollicitez plus un cœur aussi barbare :
C'en est trop et je sors; mais je vous le déclare,
Redoutez tout de moi... faites réflexion.

M A D A M E P E N S I N E T

Je ne change jamais de résolution.

M. H O N D R E D E F E R *bas à Valère.*

En ce cas suivez moi; par un bon stratagème,

Nous allons la réduire à vouloir d'elle-même
Ce qu'elle ne veut pas maintenant accorder.

V A L E R E *bas à Isabelle.*

Adieu : pour vous avoir je vais tout hazarder.

S C E N E I X.

M A D A M E P E N S I N E T.

D E ce jeune étourdi voyez l'impertinence :
Jusques chez moi venir étaler sa croyance,
Tendre par ses discours une embûche à ma foi,
Et vouloir débaucher ma fille devant moi.
En ne m'opposant pas à pareille entrevue
J'ai fait sans y penser une étrange bêtise...
Eh ! je n'y songeais plus... C'est l'heure où ce matin
J'ai donné rendez-vous à mon cher Benétin,

S C E N E X.

M.^{ME} PENSINET, M.^{ME} ARDÉLION,
M. B E N É T I N.

M A D A M E P E N S I N E T.

V ous venez à propos : j'étais impatiente
De ce que si long-temps vous trompiez mon attente,

96 LA DEVOTE RIDICULE,

Savez-vous que Valère est ce fameux rival
Que mon frère, en ses soins toujours fort libéral,
Voulait avec ardeur mettre dans ma famille,
Et qu'il avait choisi pour époux à ma fille?
C'est lui que ce matin il voulait proposer,
Et qu'à l'instant ici je viens de refuser.

M. BENÉTIN.

Que ne vous dois-je point pour cette préférence?

MADAME ARDÉLION à *Madame Pensinet*.

Vous avez bien choisi dans cette concurrence.

MADAME PENSINET.

Par un coup assuré, je voudrais prévenir
Les efforts qu'il fera pour vouloir revenir;
Ainsi, mon cher ami, sans plus long-tems attendre
Il faut que dès ce soir vous deveniez mon gendre.

M. BENÉTIN.

Madame pour jouir du bonheur nompareil
De m'unir dès ce soir à ce brillant soleil,
Oui, j'entreprendrai tout; dites qu'il faut-il faire?

MADAME PENSINET.

De ce pas à l'instant aller chez le Notaire;
L'ammener avec vous pour passer le contrat,
Afin que tout ce soir se passe sans éclat.

M. BENÉTIN.

Mais si dans mon chemin je trouve ce Valère

MADAME PENSINET.

Il ne vous connaît pas.

M. BENÉTIN.

M. BENÉTIN.

Mais si c'est votre frère,
Vous savez comme il est prompt à se courroucer;
Ce matin il allait sans vous me transpercer.

MADAME ARDÉLION.

Mais aussi c'est avoir une terreur panique.

M. BENÉTIN.

J'évite toujours d'être en aucun cas critique :
Je tiens qu'il faut agir avec précaution.
Mais si je trouve absent ledit Tabellion.

MADAME PENSINET.

Alors fort promptement vous irez chez un autre.

M. BENÉTIN.

Pour tous les cas douteux quel esprit est le vôtre ?
Mais si ma toux me prend au milieu du chemin.

MADAME PENSINET *en lui donnant des pastilles.*
En ce cas vous prendrez ce remède bénin.

M. BENÉTIN.

Mais si je ne plais pas à votre aimable fille.

MADAME PENSINET.

Elle n'a que le choix de vous ou de la grille.

M. BENÉTIN.

Mais si...

MADAME PENSINET *l'interrompant.*

Vous m'ennuyez avecque tous vos mais;
Vos doutes sur ce point ne finiraient jamais

M. BENÉTIN.

Eh bien ! sans plus tarder, j'y cours tête baissée.

S C E N E X I.

M.^{ME} PENSINET, M.^{ME} ARDÉLION,

MADAME PENSINET *en s'approchant de Madame
Ardé lion d'un air de mystère.*

O TEZ-VOUS de l'endroit où vous êtes placée.

MADAME ARDÉLION *d'un air étonné.*
Madame, pourquoi donc ?

MADAME PENSINET.

C'est qu'il ne convient pas
Que vous touchiez la place où sont empreints les pas
D'un homme exclu de droit du giron de l'Eglise.
Oh ! c'est qu'étrangement mon cœur se scandalise ;
Quand quelque Janseniste arrive sous mes yeux,
Valère dans l'instant vient de souiller ces lieux...
Oui... là même... C'était précisément sa place
Dont je veux que tantôt on lave la surface.

MADAME ARDÉLION.

Et vous ferez très-bien.

MADAME PENSINET.

Malgré l'inimitié,
Tous ces gens peu Chrétiens font cependant pitié.

MADAME ARDÉLION.

Vous avez bien raison.

MADAME PENSINET.

Et sur tout quand je pense
 Quelle est entre eux et nous l'énorme différence,
 Je ne puis m'empêcher de gémir sur leur sort.
 Condamnés à souffrir sitôt après leur mort,
 Pendant l'éternité, des tourmens effroyables;
 Lorsque nous goûterons des plaisirs délectables;
 Vilement par leurs sens à la terre attachés,
 Quand du ciel par nos vœux nous sommes rapprochés;
 Ils ne sentent jamais ces faveurs clandestines,
 Tous ces goûts, ces illaps (*) et ces touches divines;
 Des sens spirituels céleste volupté,
 Avant-coureurs certains de la félicité.

MADAME ARDÉLION.

Je n'ai jamais connu ces douceurs extatiques

(*) Le mot ILLAPS ne signifie autre chose, que les légères convulsions du plaisir, ces courts évanouissemens voluptueux. Tous ces termes figurés, consacrés à la haute dévotion, sont familiers aux Mystiques. Dans leur acception propre, ils expriment les raffinemens les plus lascifs de l'amour charnel. Les dévots et les dévotes souvent dupes de leur imagination, mais toujours enchaînés par la Nature et leur tempéramment, ont appliqué ce langage, à l'Amour divin. Par une imitation trop naturelle, ils ont fréquemment cherché, dans les vives sensations du physique de l'amour, un avant-goût des joies du Paradis.

Madame Pensinet ne fait que répéter ici, d'une manière plus modeste, les scènes passionnées des Sainte-Thérèse, des Catherine-de-Sienne, des Magdeleine-de-Pazzi, et de toutes ces autres pieuses enthousiastes, dont le tempéramment brûlant se méprennait sur l'objet de leur amour. Elles soupiraient pour la possession de leur beau Jésus, que leur imagination ardente et trompée leur représentait sous les plus séduisantes images, comme Sapho soupirait pour Phaon, comme Héloïse soupirait pour Abélard.

300 LA DEVOTE RIDICULE;

Trop ordinaire effet d'humeurs vaporifiques,
Et non, comme on le croit, d'illuminations
Qui sont presque toujours de folles visions
Dont très-facilement un cerveau creux s'embrase.

M A D A M E P E N S I N E T.

Moi-même hier je fus élevée en extase.
J'avais passé la nuit dans le recueillement:
Je sentis en mon cœur un subit mouvement,
Dans un instant mes yeux malgré moi se troublèrent;
Mon esprit s'agita, tous mes membres tremblèrent;
Il semblait que sous moi la terre s'enfuyait;
Qu'une invisible main vers les cieux m'élevait:
A force de plaisirs, j'étais inanimée,
Comme dans une mer j'y semblais abymée;
Je voyais clairement le bien heureux séjour,
Dieu lui même, les Saints et la céleste cour,
Ah! qu'alors je goûtai de suprêmes délices,
Du bonheur éternel quoique faibles prémices!
Que de doux sentimens! Que de suavités!
Quelle joie ineffable et que de voluptés!

M A D A M E A R D É L I O N.

Ce que vous décrivez, Madame, avec emphase,
Ne paraît à mes yeux, bien loin d'être une extase,
Que l'exaltation de subtiles humeurs....
Des vapeurs.

M A D A M E P E N S I N E T.

Je suis donc une femme à vapeurs.

M A D A M E A R D É L I O N.

Je croirais qu'à ce mal vous auriez quelque pente,

MADAME PENSINET.

Moi, j'aurais des vapeurs ! mais Madame est plaisante ;
Des vapeurs !.. Il en est dont l'esprit douxcreux
Pourrait plus que le mien passer pour vapoureux.

MADAME ARDÉLION.

Mais on se garde au moins de s'en faire un mérite.

MADAME PENSINET.

Tout le monde n'a pas les mœurs d'un hypocrite.

MADAME ARDÉLION.

Hypocrite vous même ; eh ! qu'avez-vous ici
Qui vous relève tant, pour vous targuer ainsi ?
Est-ce dont Benétin dont vous êtes bouffie,
Béat que seulement chez vous on déifie,
Qui gauchement pieux et bêtement dévot,
Pour ne vous rien céler franchement n'est qu'un sot ?
Est-ce aussi l'amitié peut-être un peu trop grande
Que vous porte à présent le bon Père Lamande
Que chez vous tant de fois on voit se faulxer ?

MADAME PENSINET.

Allez, c'est bien à vous qu'il convient de parler :
Eh ! ne connaît-on pas ce complaisant Hermite
Dont vous êtes encor la chère Sunamite,
Et qui secrètement vous prodiguant ses soins,
Fait le sage en public pour qu'on l'observe moins.

MADAME ARDÉLION.

Ne dites rien plutôt ; croyez-vous qu'on ignore
Les querelles qu'ici vous fomentez encore,
Par les prudens conseils de ce Prêtre bigot,
Qui, par un pur orgueil, veut passer pour dévot ;

102 LA DEVOTE RIDICULE,

Dont la marche est modeste et la tête penchée,
Mais dont l'ambition au dedans est cachée;
Dont le cœur est méchant, fanatique, envieux,
Cruel, vindicatif, traître, présomptueux :
C'est lui seul cependant qui vous sert de modèle,
Et vous suivez en tout son exemple fidèle.

MADAME PENSINET.

On connaît bien aussi tous vos malins discours,
Et ces caustiques traits que vous lancez toujours.
Philaminte le peut dire avec certitude,
Elle en a fait sur elle une épreuve bien rude.

MADAME ARDÉLION.

Ne vois-je pas Dorise avec compassion,
Dont vous avez flétri la réputation.

MADAME PENSINET.

On se souvient encor de ce faux témoignage
Qui fit juger si mal une femme très-sage.

MADAME ARDÉLION.

Ne vous souvient-il plus du Père la Douceur ?

MADAME PENSINET.

Avez vous oublié le Père Procureur ?

MADAME ARDÉLION.

Allez lui raconter vos ridicules songes.

MADAME PENSINET.

Faites lui le récit de vos affreux mensonges.

MADAME ARDÉLION.

Allez dent vénimeuse et langue de serpent,

MADAME PENSINET.

Allez petit esprit, cœur bas, faux et rampant.

MADAME ARDÉLION.

Ridicule suppôt de la bigoterie.

MADAME PENSINET.

Digne et fameux soutien de la cagoterie.

MADAME ARDÉLION.

Esprit fait pour louer les sottises d'autrui

MADAME PENSINET.

Triste et futile objet de dégoût et d'ennui.

MADAME ARDÉLION.

Le modèle achevé des dévotes hautaines.

MADAME PENSINET.

Méprisable rebut des canailles chrétiennes,
Je ne daigne avec vous plus long-temps m'arrêter;
Je sors et vous pouvez seule ici disputer.

SCENE XII.

MADAME ARDÉLION.

Qu'est-ce donc qu'un rebut? Qu'appellez-vous canaille?
Peu s'en faut que sur l'heure ici je ne l'assaille.
Ce mot me tient au cœur : ah ! je m'en vengerai
Avant la fin du jour , ou bien je ne pourrai.
Peut-on jamais montrer une telle arrogance?
Me traiter de canaille ! En sa propre présence ,
Je veux dire en public toutes ses vérités ,
Et je veux même encor dire des faussetés.
On n'en peut faire trop pour venger une injure ;
C'est le plus doux plaisir qui soit dans la nature.
Quel moyen , quel ressort puis-je donc inventer ?
Mais non... avec quelqu'autre il me faut concerter ,
Et je dois... Cependant il me vient une idée...
Madame Pensinet est ce soir décidée
A passer le contrat avec son Benétin ,
Elle croit en secret arriver à sa fin ,
Moi je vais sur-le-champ découvrir le mystère ,
Et je cours de ce pas conter tout à Valère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Pendant cette scène le jour doit s'éteindre peu-à-peu, et la nuit commencer, laquelle doit durer pendant tout le reste de l'Acte).

M.^{ME} PENSINET, M. BENÉTIN,
ISABELLE.

MADAME PENSINET à M. Bénétin.

IL fallait amener le Notaire avec vous.

M. B E N É T I N.

Il m'a dit que bientôt il nous rejoindrait tous.

I S A B E L L E à part.

Bon ! j'entrevois par là l'entière réussite
Du projet que pour moi mon oncle ici médite.

MADAME PENSINET à M. Bénétin.

Par mon ordre ma fille est résolue enfin,
Ce soir, sans plus tarder d'accepter votre main :
Pour vous elle renonce à ce fat de Valère ;
Ainsi je ne crains plus les complots de mon frère.

I S A B E L L E à part.

Il me faut encor feindre à fin de la calmer.

M. B E N É T I N s'adressant à Isabelle.

O, bénigne faveur ! je ne puis exprimer...

108 LA DEVOTE RIDICUE,

ISABELLE *l'interrompant et s'adressant à sa mère :*

(Pendant tout ce qu'Isabelle dit ici , Madame Pensinet et M. Benétin font paraître un air triste et mécontent toutes les fois qu'elle dit quelque chose à leur désavantage ou contre leur façon de penser ; mais aussitôt qu'elle les voit prêts à se fâcher , elle leur rend peu-à-peu l'air gai et satisfait , en ajoutant à ce qu'elle vient de dire un correctif tout à leur avantage et conforme à leurs idées ; ce qui forme un jeu muet que les spectateurs doivent sentir.)

Il est vrai qu'à vos droits cédant avec justice ,
 J'ai fait de mon amant le cruel sacrifice ,
 Qu'abjurant pour Monsieur , mon plus sensible espoir ,
 Pour lui seul je trahis mon amour , mon devoir :
 Mais vous me l'ordonnez , je n'ai plus rien à dire ,
 Et ma bouche y consent quoique mon cœur soupire.
 Peut être autre que moi vous eût représenté
 Qu'on ne devait jamais gêner la volonté ,
 Dans un acte si saint , si grand et si durable ,
 Qui doit rendre la vie heureuse ou misérable ;
 Et qu'ordinairement l'époux le plus courtois
 N'est qu'un objet d'ennui pour qui n'en fait pas choix :
 Mais pour moi qui sans cesse à vos ordres soumise
 Ne fais rien que de vous un aven n'autorise ,
 Qui pour vous , même encor , garde un respect constant ,
 Je suis certes bien loin de vous en dire autant.
 Une autre eût pu citer l'exemple déplorable
 De ces époux que joint un lien détestable ,
 Qui s'étant pris sans goût , sans inclination ,
 Vivans jusqu'à la mort dans la division ,

Dans les pleurs, les regrets, le trouble et les querelles,
Entretiennent entre eux des haines éternelles;
Et font de leur maison l'enfer anticipé,
Où chacun ne paraît qu'à se nuire occupé :
Mais pour moi, qui par vous ai l'honneur d'être instruite,
Je sais bien autrement diriger ma conduite ;
Je sais appercevoir un bien dans tous ces maux ;
Et ces dissensions, ces insultans propos,
Obligent à souffrir ; or c'est par la souffrance
Que l'on gagne du Ciel l'heureuse jouissance.
Un autre vous eût dit avec sincérité,
Qu'entre nous deux était trop de disparité
Pour tous les sentimens, pour les goûts et pour l'âge,
Pour qu'on dût nous unir des nœuds du mariage ;
Et que Monsieur étant déjà sur le retour
Ne devait plus penser aux charmes de l'amour :
Mais pour moi retenant vos leçons de sagesse,
Je le prends comme appui de ma faible jeunesse.
Une autre poursuivant la même objection,
Vous eût encore dit en cette occasion,
Qu'un pareil personnage était fort ridicule
De vouloir s'ingérer de devenir l'émule
D'un jeune homme accompli, du plus parfait amant,
Qu'on avoue à ses yeux être aimable et charmant ;
Lui dont l'air empesé, lourd, gauche et dogmatique,
Et dont l'accoutrement singulier et gothique,
Le feront du beau sexe à jamais mépriser ;
Lui dont le pauvre esprit ne se peut déguiser :
Mais pour moi de bien loin rejetant cette idée,
Et même du contraire étant persuadée,
Je tiens sur-tout Monsieur pour un friand morceau,
Pour élégant parfait, pour gentil damoiseau,
Pour un homme de goût, fringant, dispos et leste.

110 LA DEVOTE RIDICULE,

M. BENÉTIN à Isabelle.

De grace ménagez mon naturel modeste.

(à Madame Pensinet).

Ah! Madame, je vais posséder un trésor.

ISABELLE à part.

Le nigaud par bonheur ne me tient pas encor.

M. BENÉTIN à Isabelle.

Peut-on jamais donner d'aussi fines louanges?

Oui vous ajouteriez même au bonheur des Anges.

MADAME PENSINET.

Vous passez votre tems en langoureux propos,

Et sans s'inquiéter, nous restons en repos,

Tandis que le Notaire est encore à se rendre.

Oh! pour moi plus long-tems je ne saurais attendre.

Je vais chercher Lisette et lui dire à l'instant

D'aller savoir chez lui ce qui le tarde tant.

SCENE II.

ISABELLE, M. BENÉTIN.

M. BENÉTIN.

QUE vous m'avez rempli d'une douce allégresse!

ISABELLE d'un ton ironique.

N'est-ce pas, selon vous, je loue avec finesse!

M. BENÉ TIN.

Vos louanges pour moi sont d'un bien digne prix,
Lorsque vous les ornez de ce bénin souris
Qui décore si bien vos graces naturelles.
J'ai ressenti tantôt des angoisses mortelles,
Par des doutes fâcheux qui me perçaient le cœur ;
Mais je suis à présent certain de mon bonheur.
Je plaindrais volontiers ce malheureux Valère
Qui vainement en vous en ce moment espère.

L I S E T T E.

Eh ! quoi , votre cœur s'ouvre à la compassion !
Je la croyais contraire à la dévotion.
Mais êtes-vous certain que Valère en mon ame
N'excite pas encor quelque secrette flamme ;
Et sur-tout croyez-vous qu'on puisse en un moment,
Changer, oublier même un tendre sentiment ?

M. BENÉ TIN.

Oh ! je lis en vos yeux , mon bonheur et sa perte.

I S A B E L L E.

Je ne l'eus jamais cru sans votre découverte.

M. BENÉ TIN.

Cependant on ne peut devenir trop prudent ;
Ainsi pour éviter quelque triste accident ,
Je vous engage fort à ne plus voir Valère :
Tel qu'on me l'a dépeint il paraît un compère...

I S A B E L L E.

Vous n'êtes pas encor devenu mon époux,
Et vous vous avisez déjà d'être jaloux !
Eh ! que feriez-vous donc après le mariage ?

112 LA DEVOTE RIDICULE,

Du monde on le voit bien vous ignorez l'usage.
Vous ne savez donc pas qu'à présent un mari
Doit détourner les yeux s'il veut être chéri :
Ce n'est plus du bon ton de veiller sur sa femme.
Un mari soupçonneux ! fi donc ! il se diffame.

M. B E N Ê T I N.

Un époux cependant selon les saints canons
Doit veiller...

I S A B E L L E *l'interrompant.*

C'est bien là, que nous nous en tenons.
Apprenez qu'un mari, pour plaire à son épouse,
Doit sur-tout éviter toute atteinte jalouse :
Il doit être soumis, facile, peu gênant ;
Chez lui donner toujours entrée à tout venant
Qui paraît de Madame avoir la bienveillance ;
Ne les troubler jamais par sa triste présence ;
Et quand sur son honneur il se verrait dupé,
Il doit croire plutôt que ses yeux l'ont trompé.
Vous devez, vous sur-tout, prendre ce caractère ;
C'est par là seulement qu'un jour vous pourriez plaire,

M. B E N Ê T I N *d'un air étonné.*

Pourquoi moi plus qu'un autre ?

I S A B E L L E.

Eh quoi ! de ces leçons
Il me faudrait encor vous dire les raisons !
Vous ne m'entendez pas...

SCENE III.

M.^{ME} PENSINET, ISABELLE,
M. BENÉTIN.

MADAME PENSINET.

OUF!.. Je suis hors d'haleine..
Je cours de tous côtés et j'en suis pour ma peine...
Qu'on est donc malheureux d'avoir besoin d'autrui!
Il semble que ce soir tous les valets ont fui.
Je ne trouve personne et Lisette elle même
S'absente justement dans ce besoin extrême.

M. BENÉTIN.

Que résoudre en ce cas!

MADAME PENSINET.

S'il n'était pas si tard,
De quelques pas perdus je courrais le hazard;
J'irais chez ce Notaire.

ISABELLE *bas à M. Benétin.*

Ayez donc du courage,
Sans vous faire prier achevez ce message :
(*à Madame Pensinet*).

Allons. Il ne faut pas du tout vous chagriner,
(*Des gens déguisés qui sont dans la rue font un
signal qu'Isabelle seule comprend*).

Monsieur, avec plaisir, y veut bien retourner.

(à part).

Ah! les voici.

M. BENÉTIN.

Vraiment, j'y vais à l'instant même.
Que ne ferait-on pas pour un objet qu'on aime?

ISABELLE à M. Benétin.

Partez donc.

MADAME PENSINET.

Et sur-tout, revenez au plutôt.

M. BENÉTIN.

Ne vous chagrinez pas, vous me verrez bientôt.

(M. Benétin sort, on lui fait peur et il s'écrie.
derrière le Théâtre)

Aux voleurs!... Je suis mort...

MADAME PENSINET.

Qu'entends-je?

M. BENÉTIN en s'écriant encore derrière
le Théâtre.

On m'assassine.

SCÈNE

SCÈNE IV.M^{ME} PENSINET, ISABELLE

ISABELLE

QUEL peut être ce bruit ?

MADAME PENSINET.

Il faut que j'examine..

Ah ! mon cher Benétin se trouve en embarras.

ISABELLE *sort en courant*.

Je vais le secourir.

MADAME PENSINET.

Eh ! non , ne sortez pas :

Revenez ; j'y cours seule. Elle va sans m'entendre.

SCÈNE V.

MADAME PENSINET.

MAIS que vois-je ?.. On l'emmène.. Aurais-je pu m'attendre
A ce triste accident ? Ciel !.. que dois-je penser ?..
Que puis-je seule ici pour la débarrasser ?

H.

116 LA DEVOTE RIDICULE,

Que faire !.. Je ne sais... Mais que deviendra-t-elle ?
Où la conduisent-ils ?... Quelle transe cruelle !..
Je ne me connais plus... Et mon cher Benétin
S'est-il sauvé ?.. Comment ? J'ignore son destin..

SCÈNE VI.

M.^{ME} PENSINET, LISETTE.

LISETTE *arrive en courant et feint d'être
épouvantée.*

QUE je l'échape belle ! Enfin je suis sauvée.
Ah ! Madame, j'ai vu votre fille enlevée
Par quatre grands bandits qui courraient vers le pont,
Et je n'ai pu moi-même éviter cet affront,
Qu'en faisant des détours et doublant de vitesse,
Que cet événement me cause de tristesse !

MADAME PENSINET.

Mais mon cher Benétin qu'est-il donc devenu ?

LISETTE.

Parmi ces coquins-là je l'ai bien reconnu ;
Ils l'entraînent de force et je crains que sa vie
Par de tels assassins, ce soir , ne soit ravie.

MADAME PENSINET.

Ils oseraient avoir cette férocité !

LISETTE.

Ils peuvent tout oser pendant l'obscurité ;

Ils ont l'air furieux, leur mine est menaçante,
Et leur premier aspect m'a saisi d'épouvante.

MADAME PENSINET.

Après cette action, grand Dieu, les Magistrats
Souffriraient impunis de pareils attentats !
Les buchers seraient vains, les feux sans violence,
Et l'on verrait encor sans gibier la potence !
Je veux faire périr, au milieu des douleurs,
Ces assassins cruels, ces monstres ravisseurs.

LISETTE.

Fort bien, si vous saviez ou prendre les coupables,

MADAME PENSINET.

Ah ! si j'eus pu prévoir leurs complets détestables...
Ce Notaire en est cause ; il a par sa lenteur
Mal à propos sur nous attiré ce malheur.

LISETTE.

Que voulez-vous, Madame ? Hélas ! Si peu de chose
Des plus tristes effets quelquefois est la cause,
Que vous ne devez pas si fort vous étonner
Qu'un Notaire trop lent ait pu déterminer
Ce malheur imprévu qui vous fait tant de peine :
Très-souvent dans un pire un autre mal entraîne,

MADAME PENSINET.

Faut-il donc ne pouvoir promptement découvrir
Ce soir même, la main d'où ce coup peut partir !...

LISETTE.

En voulant la trouver vous pourriez vous méprendre,

118 LA DEVOTE RIDICULE,

MADAME PENSINET.

N'importe, avant le jour, je prétends tout apprendre.
Premièrement à Dieu je vais avoir recours :
Dans ce moment critique implorons son secours.
(à Lisette).

Vous, allez de ma part, avertir la Police ;
Contre cet attentat demandez lui justice :
Je compte ensuite aller seconder vos efforts.

L I S E T T E.

Par ma foi, pour ce soir, de ce lieu je ne sors.

MADAME PENSINET.

Pourquoi donc s'il vous plait ?

L I S E T T E.

C'est que j'ai peu d'envie
D'aller seule risquer mon honneur et ma vie,
Peut être à la merci de quelque libertin :
Et si j'allais trouver ces brigands en chemin.

SCÈNE VII.

M.^{ME} PENSINET, LISETTE, FRONTIN.

(Frontin déguisé en Grenadier Gascon, entre avec un air de spadassin.)

LISETTE *feignant d'être épouvantée.*

O, Ciel? que vois-je là! Regardez donc, Madame.

MADAME PENSINET.

Je me sens frissonner jusques au fond de l'ame.

FRONTIN.

Né craignez pas jé suis le bravé Sans-quartier.

LISETTE, *à part.*

Que le fripon sait bien exercer son métier!

MADAME PENSINET.

Nous vous demandons grace; accordez-nous la vie:

Je vous donne ma bourse...

(elle lui présente sa bourse).

FRONTIN.

Oh! jé n'ai nulle envie

Dé vous assassiner pour avoir votre argent.

Jé suis des Grénadiers honorablé Sergent.

LISETTE.

Monsieur le Grenadier fait-il du mal aux filles?

FRONTIN.

Non jé leur fais du bien , quand ellés sont gentilles.

L I S E T T E.

Ah ! certes en ce cas, je dois me rassûrer.

FRONTIN.

D'abord jé né dois pas vous laisser ignorer,
 Qué dé tous lés mortels , jé suis lé plus terrible,
 Quand on s'avisé d'être à més yeux inflexible :
 Il faut pour m'adoucir vouloir cé qué jé veux ;
 Sans céla , tout-à-coup , jé déviens furieux ;
 Alors , malheur sur qui j'exercé ma colère ,
 Cé bras en un clin d'œil vous lé met en poussière.

(à part).

Que je suis courageux quand les autres ont peur !
 Je suis presque surpris d'avoir tant de valeur.

(haut).

C'est qué pour un poltron il né faut pas mé prendre ;
 Monté d'un cran plus haut , j'eus fait un Alexandre.
 Lés assauts , lés combats même lés plus sanglans ,
 Bien loin dé m'étonner sont pour moi jeux d'enfans :
 Jé mé complais sur-tout au bruit dés canonnades ,
 Et lés coups dé fusil sont pour moi dés aubades.
 Moi seul j'ai pourfendu cent hommés dans un jour ;
 Oh ! l'ennémi mé fuit d'uné lieue alentour...
 Mais cé récit ici vous est peu nécessaire ;
 C'est pourquoi jé mets fin à cé préliminaire ,
 Et j'en viens promptément à la conclusion
 Pour m'acquitter plutôt dé ma commission.
 Or donc vous apprendrez qué jé viens vous rémettre
 Pour vous fairé plaisir , uné pétité lèttre
 Dé la part d'un *quidam* qu'on nommé Bénétin.

MADAME PENSINET.

Donnez vite, elle va dissiper mon chagrin.

(Frontin lui donne la lettre).

Mais pourquoi donc ici tarde-t-il à se rendre?

FRONTIN.

Lisez, lisez sa lettre, et vous allez l'apprendre.

MADAME PENSINET *lisant la lettre que Frontin
vient de lui donner.*

» Madame, plaignez mon sort,

» Je suis au pouvoir de Valère ;

» J'ai tout à redouter de sa vive colère :

» Je cède, hélas ! puisqu'il est le plus fort,

» Et je renonce à la main d'Isabelle.

» Ce que tantôt nous disait la cruelle

» N'était qu'un jeu pour me trahir.

» Je dois à son hymen d'autant mieux consentir,

» Qu'entre les bras de ce qu'elle aime

« Elle est venue elle-même

» Se livrer malgré vous ;

» Et je ne pourrais plus devenir son époux

» Sans courrir un risque extrême.

» Si de vous mes jours sont chéris,

» Ne laissez pas Valère achever son outrage ;

» Consentez à son mariage,

» Ma vie est à ce prix.

Ah ! grand Dieu, qu'ai-je lu ?

FRONTIN.

Madame en conséquence ;

Sans se faire prier, aura la complaisance

122 LA DEVOTE RIDICULE ,

Dé signer promptément au pié dé cé contrat.

M A D A M E P E N S I N E T.

Cet odieux Valère est un grand scélérat,

F R O N T I N.

Mais dévant moi quiconque ose insulter Valère
Doit sentir sur-lé-champ l'effet dé ma colère :
Lé savez vous?... Sandis...

L I S E T T E.

Monsieur le Grenadier,

Pour Madame , une fois , je demande quartier.

F R O N T I N.

Dé vengeance enflammé déjà mon sang pétille ;
Cépendant jé fais grace en faveur dé sa fille.

M A D A M E P E N S I N E T.

Ah ! mon cher Benètin , que je plains votre sort !

L I S E T T E *à Madame Pensinet.*

Si vous ne signez pas vous causerez sa mort.

M A D A M E P E N S I N E T.

Dans un tel embarras je ne sais que résoudre.

F R O N T I N *tirant son sabre.*

Ah ! jé veux qué lé Ciel m'écrasé dé la foudre ,
Si cé glaive à l'instant né lui percé lé cœur.

M A D A M E P E N S I N E T.

De grace modérez un peu votre fureur.

F R O N T I N.

Vous allez donc signer lé contrat d'Isabelle.

L I S E T T E.

Résignez-vous Madame.

M A D A M E P E N S I N E T.

Extrémité cruelle !

(elle signe).

Donnez. Le voilà donc enfin sacrifié

Le seul pour qui je garde encor de l'amitié.

S C E N E V I I I.

M.^{ME} PENSINET, M. HONDREDEFER,
ISABELLE, VALÈRE, LISETTE,
FRONTIN.

FRONTIN *à M. Hondredefer, à Valère et à Isabelle qui attendaient à la porte, et reprenant son ton ordinaire.*

Vous pouvez ici tous entrer sans nul mystère :
Maintenant j'ai rempli mon grave ministère ;
J'ai contenté vos vœux et l'œuvre est couronné ;
(à Valère).

Voici votre contrat bien et duement signé.

M. HONDREDEFER.

Ton adresse a très-bien satisfait notre attente.

V A L È R E *à Madame Pensinet.*

Madame pardonnez une ruse innocente

124 LA DEVOTE RIDICULE,

Que le plus tendre amour m'a seul fait employer.
Si vous avez oui Benétin s'écrier ,
C'est qu'en nous voyant tous il s'est saisi de crainte ;
Sa lettre, son récit, tout n'était qu'une feinte.

M A D A M E P E N S I N E T.

Qu'entends-je ?...

V A L È R E.

C'est à quoi vos refus m'ont réduit.

M A D A M E P E N S I N E T.

Je vois trop dans quel piège, hélas ! on m'a conduit.

F R O N T I N.

Quant à moi, bien loin d'être un soldat redoutable ,
Je ne suis qu'un suivant, un hère, un pauvre diable ,
Lorsqu'il voit du danger qui se tient toujours coi ,
Et jamais ne fait peur qu'à plus poltron que soi ,
J'ai sur-tout en ce point bon nombre de confrères
Qui tremblent fort souvent et ne s'en vantent guères ;
Témoin votre chéri que mon aspect soudain
Vient de faire en criant courir un si bon train.

M A D A M E P E N S I N E T.

Allez, vous méritez un bon tour de justice
Pour avoir machiné cette noire malice.

F R O N T I N.

En ce cas il faudra faire punir aussi

(*en montrant Valère*).

Votre frère, Isabelle et Monsieur que voici ,

(*en montrant Lisette*).

Faire pendre d'abord cette fille elle-même ,
Pour avoir inventé tout ce beau stratagème ;

Et ne pas oublier , sur-tout en ce moment ,
Madame Ardélion qui charitablement
Est accourue exprès nous dire en confidence ,
Que , ce soir en secret , vous deviez par prudence
Marier l'homme saint pour nous faire enrager ;
Ce qu'elle nous a dit afin de se venger
De vos airs de mépris , d'une certaine injure...

MADAME PENSINET.

Oh ! le méchant esprit qu'a cette créature !

FRONTIN.

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !
Dit fort élégamment notre ami Despréaux ,
Dans une tragédie à mon gré fort gentille.
Vous riez. Eh ! morbleu ce n'est-là qu'une esquille
De mon rare savoir.

VALÈRE.

Par ce trait passager ,
Sans crainte de faillir , du reste on peut juger.

MADAME PENSINET.

De ses ressentimens , hélas ! je devais craindre
Les dangereux effets. Que mon sort est à plaindre !
Fille , frère , valets , ennemis déclarés ,
A l'envi contre moi tous semblent conjurés.

M. HONDREDEFER.

Oui je m'applaudis fort de notre stratagème ;
Vous vouliez nous tromper , on vous trompe vous-même :
Mais contre moi n'ayez aucune aversion ,
Ce que j'ai fait était à bonne intention.
Ne convient-il pas mieux qu'Isabelle et Valère
Ensemble soient unis ?

MADAME PENSINET.

Ne parlez pas mon frère;
 Je ne puis désormais vous voir qu'avec horreur;
 De tous mes maux vous seul êtes premier auteur :
 Peut-être que sans vous je pourrais voir ma fille,
 A mon gré fort heureuse, au sein de sa famille.

ISABELLE.

Madame, ce bonheur ne dépend que de vous,
 Mettez en ce moment fin à votre courroux;
 Rendez-moi, s'il se peut, cette amitié si chère...

MADAME PENSINET.

Ici votre présence augmente ma colère,
 Vous m'êtes odieuse et c'est avec raison;
 Je vous défends surtout l'entrée en ma maison.

VALÈRE.

Madame, se peut-il qu'une aussi sainte femme
 Paraisse conserver tant de fiel en son ame?
 Le mal est sans remède, ainsi pardonnez-nous,
 Et ne prolongez pas un aussi vain courroux.

MADAME PENSINET.

Vos complaisans discours me sont peu nécessaires
 Et vous pouvez garder vos avis salutaires.
 Plût à Dieu, que chez moi vous fussiez inconnu,
 Et maudit soit l'instant où vous êtes venu
 A l'aide des valets trompant ma prévoyance,
 Porter dans ma maison le crime et la licence.

LISETTE *à part.*

Il faut bien attraper aussi notre lardon.

(*haut à Madame Pensinet*).

Je demande à Madame, un très-humble pardon
Si j'ai pu l'offenser, ou plutôt lui déplaire.

MADAME PENSINET.

Et vous, coquine, j'ai pour réponse à vous faire
Qu'à l'instant pour jamais je vous chasse d'ici.

FRONTIN.

Madame en même-temps me chasse-t-elle aussi,
Car ma foi pour le moins je suis aussi coupable?

MADAME PENSINET.

Allez digne valet d'un maître détestable,
Si de cette maison je vous vois approcher...

SCÈNE DERNIÈRE

Les Acteurs précédens, M. BENÉTIN,
LE NOTAIRE.

M. BENÉTIN *tout essoufflé*.

JE suis si fatigué que j'ai peine à marcher.
Pour le coup, cette fois, j'ammène le Notaire,
Et nous allons enfin terminer notre affaire.

L I S E T T E.

Ma foi tout désormais est terminé pour vous.

M. BENÉTIN *en montrant Isabelle*.

Eh quoi ! ne vais-je pas devenir son époux ?

L I S E T T E.

Vous pouvez renoncer à votre mariage.

M. B E N É T I N.

Qu'entends-je maintenant et quel nouveau langage ?...

(*appercevant Frontin*).

Mais que vois-je ?.. C'est-là justement le voleur

Qui m'a tout près d'ici causé tant de frayeur.

Qu'est-il donc arrivé pendant ma courte absence ?..

Madame, devant moi vous gardez le silence...

Vous détournez la vue.., Eh ! que dois-je augurer ?

M A D A M E P E N S I N E T.

Ah ! mon cher, un malheur qu'on ne peut réparer.

Ne soyez pas surpris de me voir si troublée,

Nous sommes le jouet de toute l'assemblée.

L E N O T A I R E.

Pour passer un contrat vous m'amenez ici ;

A quoi bon ces propos ? que veut dire ceci ?

M A D A M E P E N S I N E T.

Vous même je vous crois complice de leur ruse.

L E N O T A I R E.

Mais j'ignore sur quoi Madame ici m'accuse.

M A D A M E P E N S I N E T.

Pourquoi ne pas venir lorsqu'on va vous chercher ?

F R O N T I N.

C'est qu'on l'avait payé pour mieux l'en empêcher.

L E N O T A I R E.

Oh ! ce n'est pas l'argent, c'est bien plutôt Valère

Qui m'a fait entrevoir du juste en cette affaire :
D'ailleurs qu'est-ce entre nous qu'un pur retardement ?

M A D A M E P E N S I N E T.

C'est un crime à mes yeux méritant châtiment :
Sans ce maudit retard on n'eut pu me surprendre.
Ah ! mon cher Benétin , le pourriez-vous comprendre ?
Contre vos jours , hélas , craignant quelque attentat ,
De votre heureux rival j'ai signé le contrat.

(*elle lui donne la fausse lettre que M. Benétin lit*).
Examinez-vous-même , en lisant cette lettre ,
Quels moyens , quels détours , il ose se permettre ;
Je suis sûre qu'après vous me pardonnerez ,
Ou certes tout au moins que vous m'excuserez :
Mais je me promets bien une pleine vengeance.
De mon bien n'espérez aucune jouissance ;
Je veux que devant vous il passe en d'autres mains.

V A L È R E.

Vous pouvez suivre en paix vos généreux desseins ;
Il me suffit d'avoir la charmante Isabelle
Et de pouvoir passer tous mes jours avec elle.
De tous vos biens son cœur m'est le plus précieux
Et le seul à présent qui soit cher à mes yeux.

M. H O N D R E D E F E R.

Eh qu'importe après tout , morbleu , ce qu'elle donne ,
Mon seul bien vous suffit et je vous l'abandonne.

M. B E N E T I N *ayant fini de lire la lettre* :

Je n'eus jamais prévu ces tribulations ;
Dieu veut nous éprouver par ces afflictions.

LE NOTAIRE.

Nous autres gens de robe avons beaucoup d'affaires,
 Et nos moindres instans nous sont fort nécessaires ;
 Ainsi ne devant pas les perdre vainement ,
 De l'acte projeté je requiers le payement.
 Attendez , je vais voir à combien il se monte...
 C'est , tous faux frais compris.. dix louis à mon compte.
 Puis les ayant reçus, j'abandonne ce lieu,
 Au préalable après vous avoir dit adieu.

MADAME PENSINET.

Vous êtes un fripon , Monsieur l'homme de robe.

LE NOTAIRE.

Madame , qu'est-ce donc qu'ici je vous dérobe ?
 Ne dois-je pas tirer le fruit de mon labeur ?
 Ah ! j'ai toujours passé pour un homme d'honneur.

MADAME PENSINET.

Quoi ! payer un contrat que je ne fais pas faire !

FRONTIN.

On appelle cela licence de Notaire.

MADAME PENSINET *au Notaire.*

En ce cas j'aime mieux vous faire travailler.
 (*à M. Benetin*).

Ainsi pour les punir et pour vous consoler.
 Je vous offre ma main. Répondez.

M. BENÉTIN.

Ah ! Madame,
 De toutes vos bontés vous me pénétrez l'ame.
 Sans balancer , tantôt je vous l'eus proposé,

Si je n'eus sottement craint d'être refusé.
Votre fille entre nous, quoiqu'on la dise sage,
Conserve un naturel qui m'a paru volage :
La rusée eût bien pu, par un certain affront,
Pour se venger de moi, me décorer le front ;
Ainsi vous possédant...

MADAME PENSINET *l'interrompant.*

Mais avant toute chose ,
Il vous faut approuver cette pieuse clause ;
C'est qu'en votre faveur , changeant ainsi d'état ,
Je prétends cependant garder le célibat :
C'est un vœu que j'ai fait depuis que je suis veuve.

VALÈRE.

Dans les fastes d'hymen c'est une clause neuve.

M. BENÊTIN.

La chasteté me plaît ; je suis de votre avis.

FRONTIN *bas à Lisette.*

Les ridicules gens !

LISETTE *bas à Frontin.*

Ils sont bien assortis.

(*bas à M. Hondredefer.*)

Je veux vous rappeler un peu votre promesse
De contenter mes vœux et ceux de votre nièce ;
Ses vœux sont satisfaits : voici mon amoureux.

FRONTIN.

Il faut par charité nous marier tous deux.

M. HONDREDEFER.

Je vous entends. Eh bien ! pour votre récompense ,

132 LA DEVOTE RIDICULE.

Je vous donne d'abord cette somme d'avance.

MADAME PENSINET à M. Benétin.

A nos préparatifs ils est tems de songer.

(*eu s'adressant aux autres acteurs, et s'en allant
avec M. Benétin*).

Il sera mon époux pour vous faire enrager.

FRONTIN à Lisette.

Ça, point de célibat dans notre mariage.

L I S E T T E.

Ne crains pas, c'est un mal qu'on évite à notre âge.

F I N.

ERRATA.

Page 16, ligne 9, *lisez*, il semble, *au lieu de* il me semble.

Page 28, ligne 3, *lisez*, M. HONDREDEFER, *au lieu de* MADAME PENSINET.

Page 45, ligne 20, *lisez*, dans l'autre monde, *au lieu de* l'autre monde.

Page 54, ligne 7, *lisez*, son libraire imbécille, *au lieu de* son imbécille libraire.

Page 58, ligne 16, *lisez*, pour qui j'ai, *au lieu de* pour qui j'ai j'ai.

Page 70, ligne 7, *lisez*, dans une église, *au lieu de* dans un église.

Page 86, ligne 3, *lisez*, un reclus à sandales.

ERRATA

Page 16, ligne 9, lisez, il semble, au lieu
de si me semble.
Page 28, ligne 7, lisez, M. HERNANDEZ,
au lieu de M. D. N. P. R. S. R. N.
Page 45, ligne 20, lisez, dans l'autre monde,
au lieu de l'autre monde.
Page 51, ligne 7, lisez, son libranne imbe-
cille, au lieu de son imbecille libranne.
Page 58, ligne 16, lisez, pour qui j'ai, au
lieu de pour qui j'ai j'ai.
Page 70, ligne 7, lisez, dans une église,
au lieu de dans un église.
Page 86, ligne 3, lisez, un rocher à son-
daler.

